

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLI, No. 218

OCTOBRE
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

LE CHEIKH MOSTAFA ABD EL-RAZEQ TEL QUE JE L'AI CONNU

Le cheikh Mostafa 'Abd El-Râzeq est l'une des plus nobles figures de l'Egypte contemporaine. Issu d'une riche famille de propriétaires et de juges de Bahnassa (Moudiriyyet de Minieh), il fit ses études à l'Azhar puis à l'Ecole des cadis, nouvellement fondée, et devint le disciple préféré du grand réformiste musulman le cheikh Mohammad 'Abdoh. Deux séjours en France, en 1909 et 1912, permirent au cheikh Mostafa d'apprendre le français, de suivre des cours de sociologie, de littérature et d'histoire et de lier de solides amitiés dans le milieu universitaire français. Un moment même il enseigna la langue arabe à l'Université de Lyon en remplacement du professeur titulaire.

De retour au Caire, il fut nommé à l'Azhar et devint bientôt secrétaire du Conseil de la célèbre Université. En 1927 il fut nommé maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad du Caire. A partir de 1938, il devint ministre des wakfs chaque fois que le parti politique auquel il appartenait, — les Libéraux-Constitutionnels, — arrivait au pouvoir (six fois). Le 27 décembre 1945, il fut nommé Recteur de l'Azhar en remplacement du cheikh al-Maraghi qui venait de mourir. Il occu-

pa ce poste important jusqu'à sa mort survenue le 15 février 1947.

Son frère Me 'Ali 'Abd El-Râzeq, l'auteur de l'Islam et des origines du pouvoir, — ouvrage qui provoqua lors de sa parution une vive réaction de l'Azhar, entraîna la chute du ministère et la privation pour son auteur du titre de 'âlim, — Me 'Abd el-Râzeq, dis-je, a recueilli l'an dernier sous le titre de Min athâr al-shaykh Mostafa 'Abd El-Râzeq ⁽¹⁾, un certain nombre d'articles de son frère qui se trouvaient éparpillés dans diverses revues. Il a fait précéder le tout d'une longue introduction consacrée surtout à une biographie détaillée du défunt. Grâce à l'obligeance des éditeurs, nous avons pu disposer des « bonnes feuilles » de ce livre avant sa parution et nous en servir pour écrire nous-même un long article sur le cheikh 'Abd El-Râzeq pour le Numéro spécial du Bulletin de l'Institut français dédié à M. Wiet. Nous n'avons pas pu, pour cet article, nous servir de l'émouvante préface qu'écrivit depuis le Dr. Tâhâ Hussein en souvenir d'un de ses plus intimes amis. Nous sommes heureux de pouvoir en donner aujourd'hui une traduction française intégrale. On pourra constater en comparant ce portrait peint sur le vif par quelqu'un qui a connu personnellement le cheikh Mostafa avec celui que nous avons essayé nous-même de tracer en nous basant sur sa biographie et sur ses œuvres que, ici et là, ce sont les mêmes traits essentiels que l'on retrouve. Cela prouve à quel point la personnalité du cheikh Mostafa 'Abd El-Râzeq était vigoureuse, à quel point aussi elle se reflétait fidèlement dans son œuvre.

(G. C. Anawati)

(1) Edition « Al-Maâref ».

J'étais dans ma seizième année quand je le vis pour la première fois. Il venait rendre visite à trois de ses condisciples de l'Azhar dont l'un était mon frère. Ils vivaient tous les trois dans des chambres voisines, dans un de ces grands immeubles que les Azharistes occupaient dans la cour de 'Atiy. Quand des visiteurs survenaient, ils se réunissaient dans la chambre de l'un d'eux. Cette fois la réunion eut lieu dans la nôtre.

Je me trouvai en face d'un jeune homme à la voix chaude, à l'accent sincère, à la conversation agréable, au ton mesuré, qui parlait d'une voix calme et assurée, peu habituelle chez les jeunes gens de son âge mais qui est plutôt le propre des vieillards ou de ceux qui, avec le temps, essaient de les imiter. Il était d'une courtoisie parfaite, d'une grande modestie, sans aucune exagération dans le discours ou dans les gestes. Il était ainsi le plus naturellement du monde et tout spontanément, imposait son rythme à ceux qui conversaient avec lui. On aurait dit qu'il jetait dans leur âme, qu'il suscitait dans leur cœur ou sur leurs lèvres quelque chose de sa gravité et de sa sérénité. Aussi se mettaient-ils à parler avec pondération, à rire avec la même discrétion, à échanger avec lui des propos sérieux malgré les quelques anecdotes amusantes dont leurs professeurs de l'Azhar faisaient les frais. Il s'écoula un certain temps avant que mes relations avec lui s'approfondissent.

Il avait déjà dépassé le stade étudiantin pour entrer dans celui des ulémas. J'étais encore au début de ma vie d'étudiant, je n'avais passé à l'Azhar que deux ou trois ans. Mes compagnons le rencontraient au cours du cheikh Mohammad 'Abdoh et, le soir, lui rendaient visite dans sa maison du quartier d'Abdine. Quand ils rentraient chez eux, ils

parlaient de lui et de ses frères, des personnalités de la haute société qu'ils venaient de rencontrer. Ils avaient la bouche pleine de ces récits et avaient l'impression de s'être élevés d'un degré au-dessus de leurs camarades.

Ces jeunes gens étaient supérieurs à leurs condisciples par leur intelligence, leur facilité d'assimilation, leur virtuosité à discuter avec les maîtres. Il est très probable que ce furent ces qualités qui attirèrent vers eux le cheikh Mostafa 'Abd El-Râzeq. Il était en effet très désireux d'entrer en relation avec ceux qui étaient passionnés pour l'étude et qui s'y distinguaient, il semblait avoir hérité cette qualité de son père et de l'Imâm⁽¹⁾. Tous deux en effet avaient remarqué combien était rare l'amour de la science en Egypte ; aussi recherchaient-ils avec soin parmi les jeunes étudiants de l'Azhar ceux qui manifestaient un tel penchant.

Cette attitude, le cheikh Mostafa la garda toute sa vie. Elle l'amena à prendre contact avec beaucoup d'Azharistes studieux ou avec ceux qui fréquentaient l'Ecole des cadis ou l'Université, à quelque milieu qu'ils appartenissent. Dès qu'il apprenait qu'un étudiant montrait de l'ardeur dans l'étude, il s'empressait de faire sa connaissance, de se lier d'amitié avec lui, de lui ouvrir son cœur, son esprit, sa maison. Jamais je n'oublierai l'association qu'il forma en groupant un certain nombre d'étudiants particulièrement doués de l'Azhar. Ils se retrouvaient chaque vendredi, sous sa direction, dans l'une ou l'autre des chambres des Azharistes au Khan Khalil. On y discutait de questions variées, mais se rapportant toutes, d'une façon plus ou moins directe, au problème de la « Réforme » dont

(1) N.D.L.R. : Le cheikh Mohamed 'Abdoh.

l'Egypte entière, à cette époque, était assoiffée. Plus particulièrement encore, on envisageait la réforme de l'Azhar, qui était à l'ordre du jour depuis que le cheikh 'Abdoh avait jeté dans les cœurs des meilleurs de ses élèves la flamme de la révolte contre la stagnation où, pendant des siècles l'Azhar semblait s'être laissé enliser.

Ce qui suscitait le plus mon admiration et ma joie, c'était la manière dont le cheikh Mostafa ouvrait les séances de cette association : il se contentait d'invoquer le nom de Dieu et de réciter la *fâtiha* ⁽²⁾ ; puis les assistants commençaient à parler des sujets qui leur tenaient à cœur. Comment imaginer début plus éloquent et plus à même d'impressionner les âmes !... J'ai su depuis que le cheikh Mostafa agissait ainsi pour rester fidèle à la mémoire de son maître le cheikh Mohammad 'Abdoh qui commençait sa *Risâlat al-tawhîd* ⁽³⁾ de la même façon.

Si l'amour de la science comme de ceux qui la recherchent avec sincérité est une qualité qu'il préserva toute sa vie, la fidélité vient aussitôt après dans l'ordre de ses mérites. Je l'ai connu plein d'amour pour la science et pour ceux qui la recherchent, amour aussi profond, sincère et vigoureux qu'il est possible d'imaginer : il recherchait ces passionnés du savoir, les rapprochait de lui, s'ingéniait à leur faire du bien et les considérait comme ses véritables amis. Je l'ai également connu fidèle à tous ceux qu'il avait aimés, ne faisant aucune distinction de personnes, quelles que puissent être les circonstances de temps ou de lieu qui les entou-

(2) N.D.L.R. : Le verset liminaire du Coran.

(3) N.D.L.R. : Etude de l'Unicité divine.

raient, les événements qui surgissaient, les épreuves graves qui les frappaient.

Il fut fidèle à Shâfi'î (4), — que Dieu l'ait en sa miséricorde ! — parce qu'il appartenait à la même école juridique que lui et qu'il considérait la fidélité envers lui comme une dette. C'est pourquoi il traduisit avec soin sa *Risâla* (5) et consacra un temps considérable à l'étudier. Cette fidélité à Shâfi'î eut une grande influence sur sa propre vie intellectuelle et sur sa métaphysique. Elle lui ouvrit des horizons scientifiques restés jusque là fermés aux savants musulmans. Son étude de la *Risâla* concernant la méthodologie du droit, jeta dans son esprit un ferment fécond que ses élèves n'ont pas suffisamment exploité. J'espère qu'il sera donné à quelques uns d'entre eux de d'étudier à fond pour dégager l'influence importante qu'il exerça sur la vie intellectuelle des musulmans. Aux yeux du cheikh Mostafa, Shâfi'î traitait philosophiquement des principes du droit et des problèmes annexes concernant la religion, la langue et la déduction des jugements juridiques à partir des textes. Cette idée le conduisit à étudier les penseurs musulmans qui le précédèrent et qui n'ont pas seulement discuté des principes du *fiqh*, mais également des principes dogmatiques. Lorsque ces penseurs anciens des premières écoles musulmanes discutaient des doctrines de leurs écoles, des idées de ceux qui se révoltèrent contre Othmân et suivirent 'Alî, de ceux qui dans cette lutte, gardèrent la neutralité, quand ces penseurs se demandaient si celui qui s'était rendu coupable d'un péché grave était croyant, infidèle ou

(4) N.D.L.R. : Fondateur d'une école juridique musulmane au moyen-âge.

(5) N.D.L.R. : « *Risâla* », étude ou traité.

bien restait dans l'entre-deux, ni croyant ni fidèle, ou bien encore laissaient à Dieu le soin de juger du cas, quand ils passèrent de ces questions à l'examen de sujets plus profonds et qu'ils se mirent à traiter de la justice et de l'unicité divines, que faisaient-ils sinon « philosopher » sur des questions religieuses, avant de connaître la philosophie grecque et même avant de bien connaître les théologies chrétienne et juive ?

Cela montre que les musulmans élaborèrent leur première philosophie à partir de leur propre fond, philosophie simple et libérale comme l'Islam lui-même. C'est par la suite seulement qu'elle rencontra la philosophie grecque, qui lui communiqua quelque chose de son caractère difficile et de sa complexité.

Ainsi donc, sa fidélité à Shâfi'î l'amena à élaborer une nouvelle théorie sur la philosophie musulmane qui deviendra très importante si toutefois ses élèves en approfondissent les sources et en poursuivent le but.

Il a été fidèle envers tous ceux qu'il a connus et avec qui il avait noué des liens d'amitié. Parmi ses derniers, on peut compter un certain nombre de professeurs français qu'il a connus durant son séjour en France où il était venu chercher la science moderne après avoir acquis la science ancienne en Egypte. Il fit la connaissance, entre autres, d'un jeune professeur d'une des universités de France. Une vive amitié ne tarda pas à les lier. Quand la première guerre mondiale éclata, ce jeune professeur fit son devoir en répondant à l'appel de la mobilisation, il laissait sa femme sans ressources. Le cheikh Mostafa, demeuré en France, n'hésita pas à s'occuper d'elle à son propre détriment, lui remettant la majeure partie de la somme qu'il recevait

d'Égypte. Il continua à agir de la sorte, sans hésitation, jusqu'à son retour au Caire, et Dieu seul sait ce qu'il fit ensuite pour lui venir en aide. Ces détails m'avaient été révélés par le professeur lui-même. J'en ai parlé à plusieurs reprises au cheikh Mostafa, mais, chaque fois, il détournait la conversation. Son amitié ne se départit pas même lorsque la guerre fut terminée. En effet, à un moment donné, un poste de spécialiste fut vacant au Caire et il ne se trouvait personne parmi les Égyptiens à pouvoir l'occuper. Le gouvernement se mit à la recherche d'un professeur étranger. Le cheikh Mostafa déploya tous ses efforts pour que son ami fut nommé. Je lui demandai la raison de cet intérêt qu'il lui portait. Il me répondit que tout d'abord, il le jugeait compétent pour le poste en question et qu'en second lieu, ce professeur avait perdu sa femme : cette séparation cruelle l'avait plongé dans une immense douleur. Il était donc souhaitable qu'il quittât la ville où il se trouvait, qu'il quittât même si possible son pays et qu'il s'adonnât à un nouveau travail. Peut-être trouverait-il dans ce nouvel intérêt une certaine atténuation à sa peine ou du moins un utile dérivatif.

Parfois sa fidélité était pour lui une source de difficulté, mais il n'en avait cure. Il faisait toujours son devoir sans se soucier des conséquences, bonnes ou mauvaises, qui pouvaient en résulter pour lui. Quand Zaghoul Pacha fut exilé, sa femme habitait dans sa maison du Caire, très entourée et très respectée par ses compatriotes, surtout par les Saadistes. Le cheikh Mostafa 'Abd El-Râzeq qui appartenait, par sa famille, aux Libéraux-constitutionnels, adversaires acharnés de Saad Zaghoul, occupait à cette époque le poste d'inspecteur dans la magistrature au Ministère de la justice. Les fêtes

vinrent. Le cheikh Mostafa n'hésita pas à aller jusqu'à la maison de Saad Zaghoul et d'y déposer sa carte. Les fêtes terminées, le cheikh Mostafa se rendit à son travail au ministère. A peine était-il arrivé qu'il fut mandé par le ministre. « Qu'est-ce que j'apprends ! lui dit celui-ci. Il paraît que vous êtes passé à la maison Saad et que vous y avez déposé votre carte le jour de la fête ! » Le cheikh Mostafa répondit : « C'est effectivement exact. » — « Mais, répartit le ministre, ignorez-vous que Saad attaque le ministère actuel et que le fait d'aller chez lui est un acte politique inadmissible chez un fonctionnaire de l'Etat ? » Le cheikh Mostafa répondit : « C'est une question de courtoisie qui n'a aucun rapport avec la politique ou le gouvernement. » — « Et bien, dit le ministre, considérez-vous comme renvoyé à partir d'aujourd'hui. » — « C'est comme vous l'entendrez », répliqua le cheikh Mostafa, et il regagna tranquillement sa maison, sans attacher plus d'importance à ce qui venait de se passer.

Quand Saroit Pacha, alors président du Conseil, apprit l'incident, il reprit le ministre pour son attitude et se réconcilia avec cet homme loyal, victime des rapports de police et de sa fidélité.

Le cheikh Mostafa se montrait d'une générosité toute particulière envers ceux qui recherchaient le savoir et, d'une façon générale, envers tous ceux qui étaient dans le besoin. C'est là, la troisième qualité qui le caractérisait. Je n'ai jamais connu un cœur plus généreux à l'égard du pauvre, une âme plus compatissante devant ceux qui étaient dans le besoin, une main plus prompte à s'ouvrir pour secourir des malheureux.

Il était professeur à la Faculté des Lettres de l'Université du Caire où j'occupai à plusieurs reprises la charge de doyen. Le nombre des étudiants

pauvres était plus grand que ne pouvait le supporter, à cette époque, la gratuité de l'enseignement. Aussi recourait-il quelquefois à moi pour quelques uns d'entre eux. Je déployais tous mes efforts pour trouver une solution ; je ne réussissais pas toujours, mais je suis témoin que jamais il n'a hésité à payer de ses propres deniers les frais de scolarité des étudiants qui ne pouvaient pas les acquitter eux-mêmes. Je lui en parlai un jour et lui dit : « Il ne vous restera presque rien de votre traitement à la fin du mois. » Il sourit alors d'un sourire indulgent et me présenta une cigarette — « d'une nouvelle marque » comme il disait — et prononça une phrase que je n'oublierai jamais et que ne devraient jamais oublier ceux qui ont les moyens de secourir les pauvres : « Et que voulez-vous faire avec ces étudiants ? Les laisserons-nous s'arrêter en pleines études, en nous contentant de les regarder ? »

Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère, sauf une fois quand l'un des professeurs étrangers s'immisça dans une affaire importante ayant trait à la Faculté des Lettres et qui n'était pas de son ressort. Cette intervention, faite avec insistance, finit par faire sortir le cheikh Mostafa de son calme habituel. Et pour la première fois de sa vie, — du moins à ce que je sache — il éleva la voix et laissa paraître sa colère. Le professeur en question se le tint pour dit.

Il était fidèle, fier, généreux et avait le cœur ouvert et l'esprit large. Je ne l'ai jamais vu démentir ces qualités jusqu'à la fin de sa vie. Elles dominaient tout son comportement : ses conversations quand il parlait, son art quand il écrivait. Le lecteur peut lire n'importe quel passage de l'œuvre du cheikh 'Abd El-Râzeq : ce qu'il rédigea aux premiers temps de sa jeunesse ou, plus tard, à un âge

avancé, ce qu'il écrivit quand les jours étaient heureux et faciles ou, au contraire, quand les temps étaient durs : toujours à travers son style transparaissent ses qualités. Il fut tolérant et indulgent à toutes les étapes de sa vie et dans toutes les circonstances. Son sourire aimable le dépeignait admirablement et sa conversation agréable était un des charmes inséparables de son caractère. Quand il écrivait, un autre trait s'ajoutait à ceux que nous signalions : le souci extrême de réfléchir d'abord et d'essayer d'exprimer le plus adéquatement possible sa pensée. Il ne détestait rien autant que la précipitation, qu'elle fût dans la parole, le travail ou même dans la démarche. Il aimait beaucoup la pondération, ce qui ne manquait pas de lui attirer parfois les taquineries de ses amis. Souvent aux réunions prévues pour une heure déterminée, les divers membres étaient présents à l'heure convenue ou bien arrivaient tout au plus quelques minutes plus tard, mais le cheikh Mostafa n'était jamais à l'heure : il arrivait toujours en retard, et notablement en retard. Ses compagnons cependant n'aimaient pas commencer avant son arrivée. Aussi attendaient-ils longtemps, non sans manifester parfois un commencement de nervosité. Mais il lui suffisait, une fois arrivé, de les regarder avec son beau sourire pour que leurs visages se détendissent et qu'ils l'accueillent par une taquinerie innocente, avant de se mettre au travail.

Cette pondération se manifestait jusque dans sa manière d'écrire : on ne trouve jamais dans ce qu'il écrit une pensée brutale ou insuffisamment mûrie, jamais un mot déplacé ou impropre. Son style coulait tranquille, calme, sûr de lui-même comme l'eau d'une source pure, même lorsque la brise en caresse doucement la surface calme. Je comparais son tra-

vail à celui du joailler qui prend tout son temps pour ciseler ses pièces, mettant tout son art dans leur confection pour qu'ils sortent de ses mains marqués au coin de la perfection, provoquant chez celui qui les regarde intérêt, agrément et admiration.

Il apportait beaucoup d'élégance dans son art comme il en mettait dans toute sa vie, dans ses rapports avec tous ceux qu'il fréquentait, qu'ils fussent ses intimes ou des hommes à l'abord difficile. Je ne connais personne qui ait manifesté à son égard de la colère, de l'impatience ou qui ait eu sujet à se plaindre de lui. Il avait une âme pacifiée qui remplissait de paix le cœur de ceux qui l'entouraient, qui l'écoutaient ou qui lisaient ses livres.

Je me souviens de la conférence qu'il prononça au Congrès des Orientalistes de Leyde. Les participants étaient nombreux, leurs communications multiples et variées. Le Président du comité avait été obligé de n'accorder à chaque orateur que vingt minutes ; personne, ne devait dépasser cette limite. Quand le cheikh Mostafa commença sa communication de sa voix calme et douce, les oreilles se tendirent. On l'écouta avec intérêt et bientôt il s'établit entre lui et ses auditeurs un courant de sympathie. De temps en temps, l'orateur interrompait sa conférence et regardait avec un sourire le Président comme s'il lui demandait : « Puis-je continuer mon exposé ? » Le Président lui faisait un signe d'approbation et le cheikh Mostafa poursuivait sa lecture. Quand il eut terminé sa communication, il avait dépassé les quarante minutes. Personne n'avait eu l'impression qu'il avait parlé si longtemps et qu'il avait outrepassé le temps réglementaire.

En lisant ce livre volumineux qui groupe son œuvre, où les sujets traités sont si différents les

uns des autres : on remarquera la parfaite unité qui en rassemble cependant toutes les parties. Elle provient de cette sérénité généreuse et mûre qui déborde de son âme. Mais, si je laissais libre cours à mon cœur pour parler du cheikh Mostafa, je crois bien que mes discours n'auraient pas de terme. Ce que je puis certifier, c'est qu'il ne se passe pas de jour que je ne pense à lui quand je suis éveillé et qu'il ne se passe pas de semaine que je ne le voie, la nuit, à travers mes rêves comme je le voyais quand il était vivant.

Tâhâ Hussein

traduction française
de G. C. Anawati



LES FOUILLES POLONAISES A TELL ATRIB EN 1958

La deuxième campagne de fouilles organisée par le Musée National de Varsovie à Tell Atrib avait comme programme la continuation du chantier ouvert l'année précédente.

Basse Epoque

Nous avons continué à déblayer le terrain entre les deux murs du grand réservoir de sable dans le secteur Nord.

A l'intérieur, dans l'angle Sud-Ouest où le sable et la couverture étaient préservés, nous avons découvert, à 30 cms. de profondeur, un dépôt comprenant, entre autres petits objets comme un modèle de houe et de quatre « moqtaf » en cuivre, deux plaquettes en faïence portant sur une de leurs faces le cartouche d'Ahmosé (I n-ms-s-Nt).

Au côté Ouest du réservoir en question était adossée une autre construction en briques crues, en

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs cet article du Prof. Casimir Michalowski.

Le Prof. Michalowski est Membre de l'Académie des Sciences de Pologne, Professeur d'Égyptologie à l'Université de Varsovie et Directeur Adjoint du Musée National. Il a entrepris des fouilles à Tell Atrib, dans le Delta, en 1957, qu'il a continuées en 1958. C'est de leurs résultats qu'il entretient nos lecteurs.

forme de rectangle allongé, divisé intérieurement par un mur de partage.

Dans l'angle Nord-Ouest de ce bâtiment, de nouveau à une profondeur de 30 cms., nous avons trouvé un autre dépôt comprenant trois plaquettes en or, dont une cassée, portant le cartouche d'Ahmosé (H nm-ib-Rc), trois en cuivre et deux en faïence portant les deux noms de ce roi, ainsi qu'un modèle de brique.

Les conditions de trouvaille de nos deux dépôts de fondation ressemblent beaucoup à la découverte des dépôts faite par M. Montet en 1940 et 1946 (1).

Les trouvailles de cette année nous obligent à apporter des changements essentiels aux hypothèses basées sur les découvertes de l'an dernier.

Tout d'abord, en ce qui concerne la date et l'objectif des réservoirs de sable. La découverte des deux dépôts d'Ahmosé nous oblige à remettre la date de construction de la période ptolémaïque à la moitié du VI^e siècle avant J.C. Or, il va sans dire qu'à cette époque nous ne pouvons pas avoir affaire à des filtres d'eau. Il y avait en cet endroit une nécropole dont les traces nous sont laissées par le tombeau de la reine Te-Khout et par les inscriptions sur la statue de Djeh étudiée récemment par Mme Jellinkova. La construction d'Ahmosé ne pouvait donc être autre chose qu'un gigantesque tombeau royal préparé pour recevoir sa dépouille (réservoir central) ainsi que les dépouilles de sa famille (réservoirs annexés, adossés au premier). Ainsi nous sommes obligés de retourner à notre première hypothèse, mentionnée dans mon rapport de l'an dernier, que le sable contenu entre les murs de briques crues y a été placé intentionnellement

(1) P. Montet, Oserkhon II, Paris 1947, p. 25.

pour former des réservoirs isolés dans lesquels seraient placés les sarcophages de la famille royale.

Il est intéressant de faire ici la comparaison de notre construction avec celle de Tanis. A Tanis nous avons aussi affaire à un mur en briques crues bâti dans le sable. Pourtant, à Tanis il a été construit pour empêcher un éboulement de sable d'une part et, d'autre part, pour donner à certaines constructions un prodigieux matelas de sable comme fondation (2). Ici, le sable a été mis à l'intérieur de la construction après que le mur ait été bâti à même la terre. On voit pourtant sur la planche 8 de la publication Oserkhon II, coupe EF, le sable placé ou laissé intentionnellement sous le sarcophage à l'intérieur de la construction en calcaire.

Un détail très important nous a permis de mettre au point la thèse présentée. Les murs extérieurs du grand réservoir présentent un écartement à leur base. Vu la différence du niveau du sol entre l'époque saïte et celle d'aujourd'hui, qu'il faut évaluer au moins à 2 m., on peut s'imaginer que cette gigantesque construction formait une sorte de bâtisse sur tertre, ressemblant à la superstructure d'une mastaba. M. Montet (3) a évalué la différence entre la nappe d'eau en Mars 1950 et celle de l'époque de la XXIIème Dynastie à 3 m.

Les évènements historiques ont probablement empêché l'utilisation de ce tombeau par Ahmosé et sa famille. L'invasion perse de Cambyse, la mort subite d'Ahmosé au cours de la conquête de son pays par l'ennemi, la capitulation de son succes-

(2) Montet, « Tanis », Paris 1942, p. 190; Montet, « Pseupsennès », Paris 1951, p. 29/.

(3) Montet, Oserkhon II, p. 42.

seur, Psammétique III, et ensuite son suicide, ont été responsables du fait que les réservoirs fouillés par nous étaient remplis de sable et ne contenaient ni les sarcophages, ni les traces de violation par des voleurs.

Epoque Ptolémaïque

A l'époque ptolémaïque, quand il n'était naturellement pas question d'ensevelir les rois dans la nécropole de Tell Atrib, on a probablement commencé à utiliser ces grandes quantités de sable pour des buts plus pratiques. Nous ne pouvons pas abandonner totalement l'hypothèse des filtres d'eau, mais une nouvelle explication s'impose aujourd'hui, attestée par les données archéologiques trouvées sur place : les fours à verrerie.

Il est vrai que les monuments de cette catégorie appartiennent à l'époque romaine et à l'époque byzantine. Mais, étant donné que nous avons trouvé des scories de verre à plusieurs endroits et à des niveaux très bas, notamment le long du revêtement à degrés, on pourrait admettre que la production de la verrerie ait commencé avant la conquête romaine. Le revêtement à degrés présente un argument assez fort en faveur d'une telle hypothèse. Cette construction est située de biais et sur une ligne irrégulière par rapport aux murs du grand réservoir. Il va sans dire qu'elle ne peut pas former partie intégrale d'une construction symétrique d'Ahmosé. Son existence s'explique seulement comme une construction supplémentaire érigée pour protéger la colline de sable contre un écroulement éventuel. Ainsi, il nous semble que notre opinion en ce qui concerne l'efficacité de cette construction soit tout à fait justifiée.

On pourrait admettre qu'on a commencé à l'époque ptolémaïque à puiser le sable dans la partie Nord-Est du réservoir central. A un moment donné, on a décidé de protéger la précieuse matière première qui présentait, sans doute, en cet endroit des qualités particulières. Pour faciliter l'exploitation rationnelle de ce sable, on a ménagé dans le revêtement deux entrées. Il me semble que cet arrangement ne pouvait être fait à une époque autre qu'à la période ptolémaïque, vu les faits suivants :

a) jusqu'à la XXXème Dynastie l'endroit était protégé comme nécropole ;

b) le dit revêtement à degrés, en briques crues, était comme nous l'avons constaté l'an passé, réparé en briques cuites de l'époque romaine (1er siècle), c'est-à-dire de l'époque où l'on construisait le puits tout près de cet endroit.

La période ptolémaïques est attestée dans ce secteur par plusieurs pièces de monnaie et par des timbres d'amphores de Rhodes à partir du IIIème siècle avant J.C.

Epoque Romaine 1er siècle

Nous avons de nouveau ici deux possibilités d'interprétation des résultats de nos fouilles. Ces deux possibilités ne s'excluent pas et toutes les deux pourraient expliquer le double usage des constructions dans le sable :

1) L'existence du puits romain et de l'aqueduc trouvés l'an passé, ainsi que des trois plates-formes souterraines dans la partie Nord du grand réservoir (c'est-à-dire entre le grand mur de soutènement — 1957 — et le revêtement à degrés) pourrait être interprétée comme une installation de filtres d'eau où le sable servait de pompe aspirante.

2) Dans la partie Est du chantier, en procédant au déblaiement du Kômè au-dessus du mur Est du grand réservoir, nous avons eu la chance de trouver deux fours à verrerie dont l'un situé plus bas que l'autre, était dans un état de préservation exceptionnel. Nous avons également pu constater des traces d'autres fours du même genre, aussi bien dans la partie Est que dans la partie Ouest du chantier.

Ces trouvailles présentent un intérêt tout à fait particulier pour l'archéologue, puisque — autant que je sache — c'est le premier monument de ce genre, dans un tel état de préservation qui ait été trouvé aussi bien en Egypte que dans n'importe quel autre pays de l'ancienne civilisation méditerranéenne. Cet état de préservation exceptionnel permet l'étude approfondie de la construction des fours ainsi que du procédé de fabrication de la verrerie.

Ainsi donc la reconstruction du revêtement à degrés et l'installation du puits pouvaient fournir aux fours romains l'eau et le sable nécessaires pour fabriquer la verrerie.

Jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé de traces d'un four romain qui pourrait être daté d'avant la fin du 1er siècle, c'est-à-dire qui serait contemporain du puits. Pourtant, les quantités énormes de scories dans les couches appartenant sans doute au 1er siècle (terres cuites, poterie à vernis rouge, monnaies) semblent prouver l'existence d'une fabrique de verrerie à cette époque.

Epoque Romaine IIe et IIIe siècles

Pour cette époque nous avons un document précieux : le four mentionné plus haut. Il est placé

tout près du mur romain, construit à 60 cm. environ au-dessus des murs du réservoir central. Nous avons aussi trouvé plusieurs échantillons de verrerie parmi les constructions romaines dégagées dans la partie Ouest du Kôm.

Il faut envisager de nouveau à cette époque une correspondance entre les bâtiments hydrauliques et la fabrication de la verrerie. Pourtant, l'existence de grands bains romains, trouvés par Naguib Farag en 1946 dans la partie Est du Kôm et malheureusement non publiés jusqu'à présent, laisse toujours ouverte l'hypothèse des filtres d'eau.

Il faut mentionner ici une vaste construction en pierre calcaire qui se dressait au Sud du grand réservoir de sable. Plus de 250 blocs trouvés par nous en cet endroit — comprenant les chapiteaux ioniques, les morceaux de corniche et les tambours de colonnes qui se sont écroulés dans le trou profond derrière le mur méridional du réservoir — semblent indiquer l'existence d'un portique ou d'un sanctuaire (morceaux du plafond aux astres bleus).

Epoque Copte

Le premier four à verrerie, dégagé au cours de cette campagne de fouilles, peut être daté de la fin de l'époque romaine ou du début de l'époque copte. Nous avons trouvé dans ce four des tessons de poterie copte peinte et, dans les parties du Kôm fouillées l'année passée, nous avons constaté la présence de plusieurs spécimens de scories de verrerie parmi les constructions coptes.

Il existe encore une autre possibilité d'interprétation en ce qui concerne le four II trouvé à Tell Atrib. Il est possible que nous ayons ici affaire à un four pour la chaux. Telle est l'opinion provi-



Fig. 1. — Le réservoir de sable de l'époque d'Amasis.

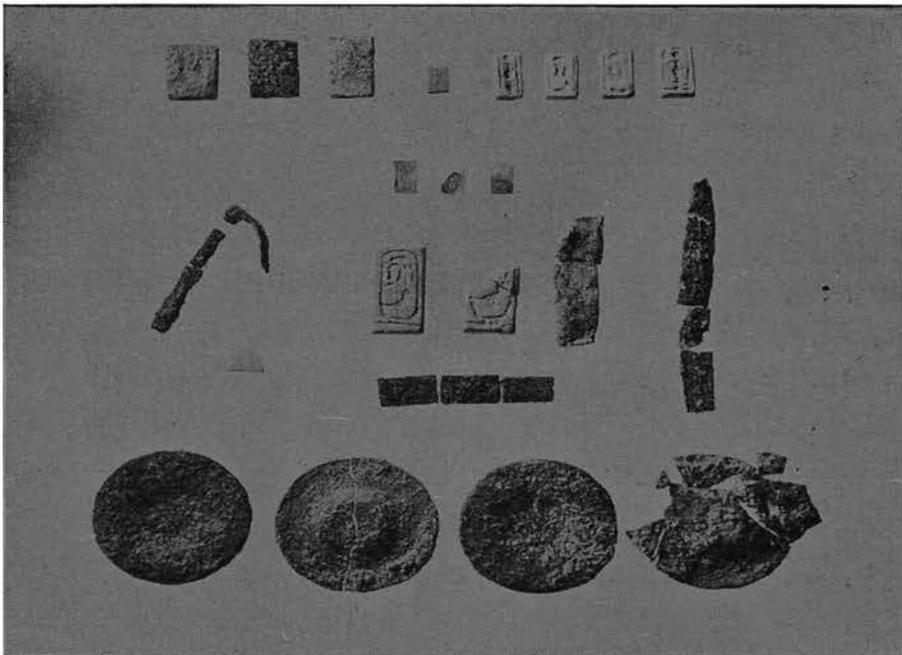


Fig. 2. — Le dépôt d'Amasis.

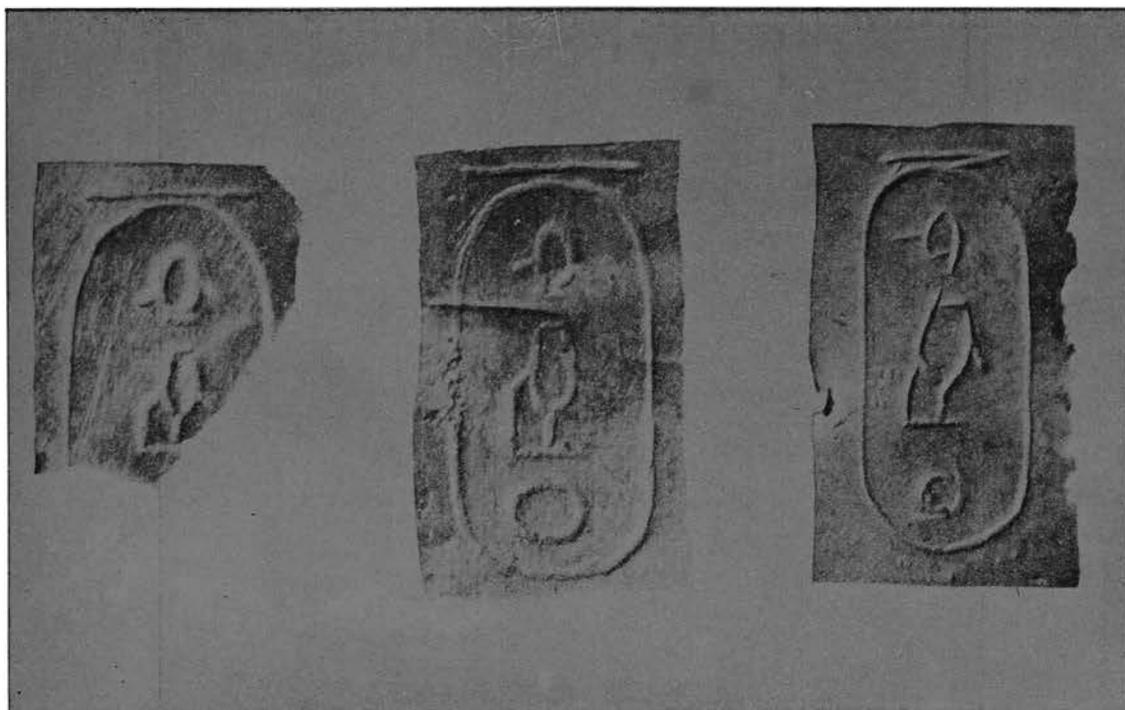


Fig. 3. — Les plaquettes d'or d'Amasis.

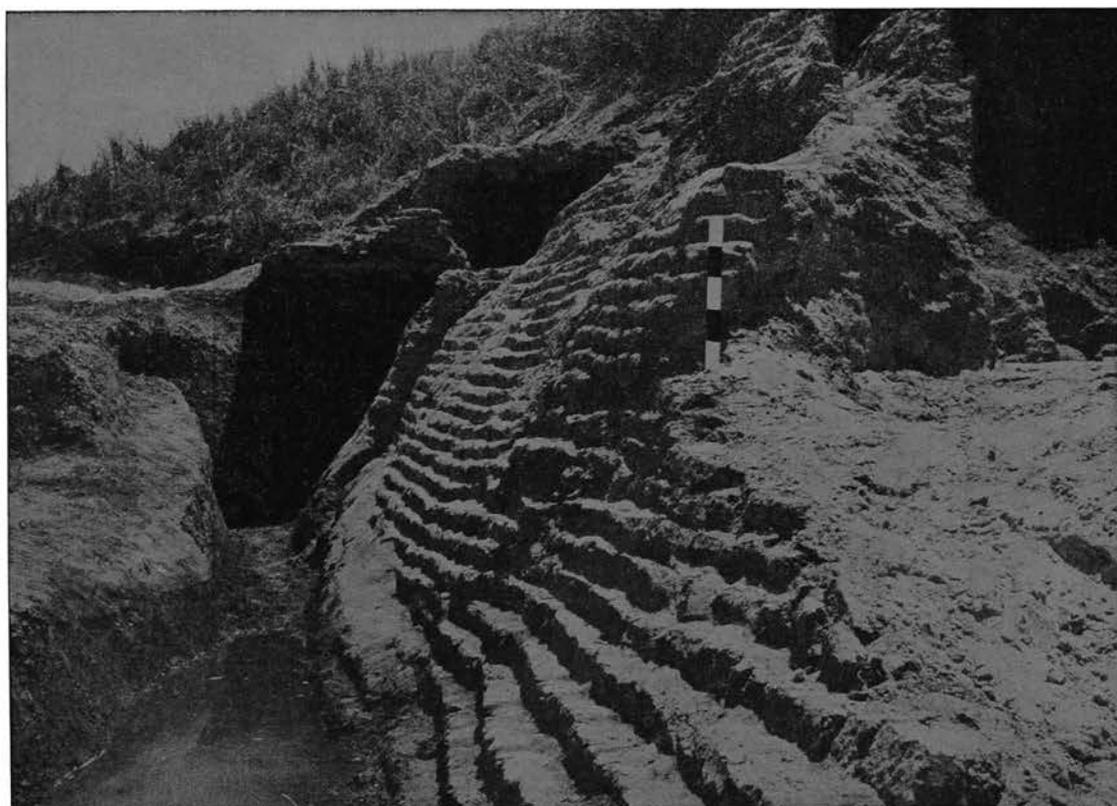


Fig. 4. — Le revêtement à degrés de l'époque ptolémaïque.



Fig. 5. — Un des fours romains pour la fabrication du verre.



Fig. 6. — Les blocs de calcaire provenant de la construction de l'époque romaine.



Fig. 7. — Essai de restauration des colonnes.



Fig. 8. — Le four pour la fabrication de la chaux.

soire de M. Zaki Iskandar, conservateur du Département des Antiquités au Caire.

Pour résumer, je suis enclin à croire que nous avons affaire, dans cette région de l'ancienne Athribis, à une longue tradition — couvrant au moins quatre ou cinq siècles — de fabrication de verrerie, basée sur l'existence du sable qui devait posséder des qualités particulières. Il est très probable que ce sable jouait aussi un rôle important dans le système hydraulique romain qui était concentré dans cette région.

Les fouilles de Tell Atrib ne sont pas riches en monuments d'art qui peuvent présenter une attraction de caractère muséologique. A ce point de vue notre Kôm semble être épuisé par les fouilles précédentes et par les fouilles clandestines.

Les fouilles à Tell Atrib présentent des difficultés supplémentaires, vu la nécessité de déblayer les décombres provenant des anciennes recherches et de fouiller à 2 m. au moins sous le niveau d'infiltration d'eau.

Une fouille méthodique pourrait malgré tout fournir à l'histoire de l'époque basse et de l'époque gréco-romaine des données très importantes.

Il me semble donc tout à fait indispensable de continuer sans interruption ces fouilles au cours de plusieurs saisons encore, afin de conserver et d'assumer à la science des données et des faits archéologiques qui sont encore cachés dans les Kôms d'Atrib.

Kazimierz Michalowski

CROQUIS D'EGYPTE

Manolis Yalourakis, écrivain hellène d'Égypte, est l'un des plus brillants prosateurs de sa génération. Rédacteur au journal *Tachydromos* d'Alexandrie, il tient depuis des années la page littéraire de ce quotidien. Parmi ses collaborateurs on compte non seulement des écrivains connus, mais aussi des « jeunes » qui trouvent ainsi une tribune pour s'exprimer. Mais Yalourakis est également l'auteur de récits de voyages très appréciés. Il est considéré comme l'un des meilleurs auteurs dans ce genre littéraire, où il a créé, peut-on dire, un style à lui. Ses livres *Vers le Sud* (1950), *Paris* (1956) et le dernier paru *Le Caire* (1957), ont été accueillis par la critique très élogieusement.

Yalourakis voit les cités et les paysages qu'il décrit à travers une sensibilité désabusée et mélancolique. Plein de bonhomie et de sagesse, il monologue à voix basse, ou bien s'adresse au lecteur à la deuxième personne, créant ainsi un climat de chaude intimité. De temps à autre, une citation rare dénote une érudition poussée et une connaissance approfondie des lieux qu'il décrit si négligemment. Il y a de la poésie dans les livres de Yalourakis, certaines pages sont de véritables poèmes en prose. De la bonté, un regard impartial sur les choses, une absence totale de fanatisme ou de parti pris lorsqu'il parle de l'histoire ou des religions des autres peuples, une compréhension vraie des conditions qui ont déterminé tel ou tel événement, dénotent un sens aigu d'historien, encore qu'il se défende de faire de l'histoire. Il désire simplement communiquer ses impressions et ses qualités font de ses livres une lecture agréable, facile, instructive même, et pleine de charme.

S. C.

LE NIL

Comme tu vas, là-bas, tu songes : Terre, Désert et Nil, telle est la contrée ; la Terre, le Désert et le Nil composent ce triptyque qui fait son charme. Ils racontent l'Hier, parlent de l'Aujourd'hui et annoncent le Lendemain. Le triptyque devient soudain chanson, peu l'entendent ou peut-être personne, cela n'a pas d'importance. Si tu es un homme de cœur tu l'entendras. C'est ta chanson, Égypte... (...)

Le grand fleuve se perd là-bas, loin, dans l'inconnu de l'Afrique Noire. Le grand fleuve qui se perd là-bas, au delà des pays aux grands lacs et des hommes noirs, c'est la Vie de cette contrée, c'est l'Hier et le Demain. L'Égypte et le Nil, deux sens indissolubles, l'un avec l'autre, l'un qui cherche l'autre pour se compléter. Celui qui n'a pas vu se dessiner mollement sur la surface des eaux la fatalité au visage de sphinx, celui-là ne la verra jamais. Car, ne la voit pas n'importe qui... Tu la transportes dans ton cœur, sans le savoir. Et soudain, la voilà ! Un soir tu te penches du grand pont, et d'un coup tu la vois s'élançer des eaux. Elle est sombre et elle est mince, elle a des yeux qui brûlent. Elle va s'asseoir sur le rivage et elle te sourit. Le doigt levé elle pointe au loin et puis se perd et disparaît.

Maintenant tu la connais. Tu vas t'asseoir là où elle était assise et tu entends sa voix, bien que tu ne la voies plus. Elle parle des Pharaons qui ont construit Memphis, elle parle de Khéops et de Mykérinos. Puis elle rit et t'éveille de ton rêve. Et tu pense que ton imagination folle t'a trompé.

Le grand fleuve n'est pas partout semblable. Il est différent ici, autre ailleurs. A Rosette il y a une mosquée sur une bande de sable. Une petite mosquée blanche et déserte. De son minaret où logent des pigeons le Nil s'offre à toi jusqu'au lointain. Vertes, les berges. Des barques qui vont et des barques qui viennent, le calme et l'épouvante...

Il y a à Damiette un port plein de barques de pêche, des hommes qui portent de larges turbans les commandent, la place sent le salé. La mer est près de là et tu la sens. Le Nil lui même est pareil à une mer, nulle part de rivage vert.

Le matin à Mansourah, avant que les lumières ne meurent, ça sent la moisissure et les eaux restent immobiles. Les barques sont comme des huîtres dans l'eau pétrifiée. Un feu brûle sur un voilier qui transporte des cruches de Kenneh, un chien aboie contre l'inconnu, l'homme tient un roseau sur la rive et attend vainement la joie. Puis les lumières s'éteignent une à une, et peu après s'éteint le feu aussi. La vie s'éveille. Une vache la salue en pataugeant dans les eaux.

A Louxor, le Nil est livré sans restriction au passé. Le temple d'Amon miroite en lui, l'aviron fraye un chemin dans l'eau bourbeuse et la légende l'accompagne. La barque de Ramsès a sillonné ces eaux et l'on a entendu le bruit terrible de son passage, les siècles ont tressailli. Des hommes tiraient sur les avirons et d'autres leur cravachaient le dos pour les faire aller plus vite, la sueur dégouttait avec le sang ! Et les hommes se sont perdus, se sont effacés, se sont enfoncés dans l'eau boueuse et ont disparu...

Et il y a un autre Nil au Sud, le plus beau de tous, là où les montagnes sont inhospitalières, là où les îles sont couvertes de végétations, là où de grands oiseaux blancs crient étrangement, là où, au milieu des eaux il y a des rochers noirs et lisses. Un batelier, pieds nus, chante une chanson traînante, le chant de la grande et indestructible douleur, la chanson du Nil. Et moi, je tiens une fleur rouge et la jette, offrande de sang dans les eaux troubles. Une fleur que le courant emporte jusqu'à ce qu'elle s'enfonce dans les profondeurs humides, O Nil, notre père. (...)

LE CAIRE

Saveur aigre-douce, odeur de boue et de fange, contemplation triste des eaux du Nil: Le Caire.

Dieu des Musulmans, Dieu des Chrétiens, entrelac du croissant avec toi, croix de quelque vieille église, penche-toi sur les humains, penche-toi sur la clameur des grands chemins.

Toi, tu le sais, et nous autres, nous le savons, que tu es faible dans ta fierté; tu le sais et tu le confesses, que tu ne contrôle pas les passions humaines, celles qui nous possèdent et nous gouvernent. La Douleur devient notre vie et nous la nourrissons, le Bonheur est une utopie lointaine et nous la repoussons.

Expérience brûlante, expérience de quelques uns, échec d'un cosmopolitisme présomptueux et persistance des quartiers pauvres. Le Caire. Toutes les grandes routes conduisent vers le fleuve, les ponts réunissent ou divisent les hommes, l'eau boueuse est sillonnée de ba-

teaux estropiés, la sueur du labeur a arrosé leur chair de bois. Les grands chemins ne parlent guère beaucoup; ceux-ci font semblant de penser à l'Europe, ils ont des frères sous les cieux gris, mais leur cœur est lié à cette terre, leur visage secret parle de l'Orient. Et il y en a d'autres qui bavardent continuellement: ils se souviennent des jours difficiles, ils entendent encore le trot des chevaux, voient encore aux carrefours des hommes armés; le turban des Mamelouks, le fez de l'aga. Ils comptent les jours ensanglantés, ils se souviennent du visage de feu qui disparaît soudain pour ne laisser voir que deux yeux qui brûlent: la Sultane Tcherkesse: rien que deux yeux.

Et puis les chemins se taisent soudain, se remplissent de signaux, se remplissent de larmes et de sang. Le Caire parle de liberté; elle clame à toute heure par les rues étroites.

L'âme éternelle des Pharaons est venue se calmer ici, dans une motte de terre.

Nil notre père, boue et fange, sédiment salé de la Douleur, le grand Caire le vois-tu tel que maintenant? Il est des maisons hautes et des cours sans soleil, des maisons propres et des maisons sales, il est les tendances étrangères, les attentes déguenillées du changement, alcool et hachiche, amours qui se cachent et chair qui se vend, Occident et Orient, sous l'ombre de trois cents minarets. Et son cœur chaud qui bat et qui espère, rêve maintenu par l'espérance, sans l'un et sans l'autre c'est la solitude de la Mort. Mais le Caire ne mourra pas.

Manoli Yallourakis
traduit du grec par
Stavro Caracassis.

CARACTERES A VENDRE

ACTE III

SCENE I

(Deux chambres voisines, séparées par une cloison de bois vitrée. Devant les deux chambres un couloir. Dans la chambre située à la droite des spectateurs on voit un vieux petit bureau, derrière lequel est placé un siège tout aussi vieux. Dans cette chambre, une plaque annonce « Direction », alors que dans la chambre de gauche, une autre indique « Rédaction ». Dans cette dernière également un bureau avec deux canapés en cuir de part et d'autre ; sur le bureau, un téléphone. Quelques vieilles chaises ; des papiers sur les deux bureaux ; une haute pile de revues et quelques journaux jetés par terre. Dans la première chambre, Rachad, jeune homme de 25 ans, tête nue, et portant une chemise blanche à manches courtes, est entouré de trois personnes assises ; l'un d'eux est le Moallem Madbouli

Cf. l'acte premier et deuxième dans les No. de Juillet-Août et Septembre 1958.

N.D.L.R. — Mtre Fathy Radouan est né à Minieh en Haute Egypte en 1911. En 1933, il termine ses Etudes de Droit à l'Université du Caire et se consacre au barreau et à la politique. En septembre 1952, il devient Ministre d'Etat ; en 1954, Ministre des Communications. Il est ensuite Ministre de la Culture et de l'Orientalisation Nationale. Mtre Fathy Radouan est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : **Ghandi, Mon frère citoyen, Le prophète Mohammed, Moustafa Kamel, Mussolini, Faits et Rêves, De Valera.** Il a débuté au théâtre avec **Les larmes de Satan** (éd. française de la Revue du Caire, 1957). Cette pièce fait partie avec une autre, **Procès de dix personnages à leur auteur,** d'un nouveau recueil, paru en octobre 1957.

qui porte une galabieh ⁽¹⁾, une takieh ⁽²⁾, et des bottines glacées, couleur pistache. Dans la seconde chambre, le Dr. Fahmy est installé derrière le bureau.)

FAHMY : Rachad !

RACHAD (*répondant depuis la chambre de la « Direction »*) : Oui monsieur !

FAHMY : Quelles nouvelles du Moallem Madbouli ?

RACHAD (*parlant au Moallem*) : Allons parler au Docteur.

(Rachad quitte son bureau, portant quelques papiers, et le moallem demeure à sa place. Le moallem Madbouli est un homme d'âge oyen, qui n'a rien de distinctif : il a l'air d'un quelconque « Moallem » ⁽³⁾ de la classe populaire. Rachad entre dans la chambre de la Rédaction.)

FAHMY (*s'adressant à Rachad*) : Quelles nouvelles ?

RACHAD : Les nouvelles sont meilleures, mais les ventes sont encore de l'ordre de 4 à 5 mille.

FAHMY : Et que faire ?

RACHAD (*haussant les épaules*) : Je n'en sais rien. Il nous faut un secours du ciel !

FAHMY : J'ai l'impression que le ciel ne nous considère pas dignes d'un tel secours. J'ai reçu, jusqu'à ce matin, le troisième protêt... ce sont des mises en demeure au sujet de la créance de l'imprimerie, de la créance du commerçant en papier et de la créance de la société de publicité... Comment allons-nous continuer ?

RACHAD : J'ai une idée...

FAHMY (*sans enthousiasme*) : Quelle idée ?

RACHAD : Mon oncle...

FAHMY (*avec la même tiédeur*) : Votre oncle ?

(1) Vêtement en forme de robe, porté par le peuple.

(2) Calotte brodée.

(3) Contremaître.

RACHAD : Oui, mon oncle Chamachergui Bey : il est locataire des terrains de ma mère et le gérant de ses immeubles ; il nous doit beaucoup d'argent et le tribunal lui a accordé de nombreux délais pour produire un état de ses comptes. Dans ces circonstances, il doit m'apaiser en me donnant quelques sous...

FAHMY : Mais ces quelques sous sont à vous... c'est votre argent privé...

RACHAD : Il n'y a pas de comptabilité entre nous... faisons marcher les affaires du journal pour le moment... puis, quand les choses iront bien nous nous arrangerons pour le mieux. (*Rachad tend la main vers le téléphone*).

FAHMY : A qui voulez-vous parler ?

RACHAD : Je vais demander mon oncle...

FAHMY : Inutile.

RACHAD : Laissez donc, et ne compliquez pas les choses, Docteur...

FAHMY : On nous a coupé le courant du téléphone depuis deux jours déjà...

RACHAD : Et je n'en sais rien ! Jusqu'à quand, voyons, allez-vous supporter seul les ennuis et vous réserver toutes les mauvaises nouvelles ? Les gens ne conçoivent pas que je sois à vos côtés, dans une chambre contiguë — voire dans une partie de votre chambre... et que je ne sache pas qu'on a coupé le courant du téléphone ! Ma foi, je pensais que l'appareil était dérangé... les gens en ont assez de prendre de nos nouvelles et de nous encourager par d'inutiles paroles.

FAHMY : Que vous a dit le Moallem Madbouli ?

RACHAD : Il n'a pas changé d'opinion... il est avec nous de tout cœur, il ferait l'impossible pour nous... mais c'est un petit distributeur, et la

concurrence est acharnée. Il considère que notre journal, dans sa forme actuelle, ne saurait gagner de nouveaux lecteurs.

FAHMY : Il propose de nouveaux sujets : des images humaines, des questions personnelles, des rumeurs, des potins mondains...

RACHAD : Cet un homme propre et un patriote... je l'aime de tout cœur... Il dit que c'est là le chemin d'un succès rapide, mais lui-même nous conseille de supporter et de patienter...

FAHMY (*comme se parlant à lui même*) : Supporter et patienter ? Nous n'avons fait que cela... supporter et patienter... (*baissant la tête*).

RACHAD (*allant vers lui*) : Etes-vous désespéré, Docteur ?

FAHMY (*soupirant*) : Plût à Dieu que je puisse désespérer... le désespoir est l'un des deux repos de ce monde... mais je suis privé même de cette grâce !

RACHAD : Et que faire ?

FAHMY : Il ne faut pas que le journal s'arrête ! Si notre voix est plus faible que nous ne le voudrions, elle retentit cependant aux oreilles de nos ennemis plus haut que nous n'osions l'espérer ; elle est plus forte qu'ils ne peuvent le supporter... et l'extinction de cette voix est leur suprême objectif (*il rit d'un rire forcé. Un moment de silence, puis il ajoute comme s'il venait de se rappeler quelque chose*). Quelle heure est-il ?

RACHAD : Midi et demie.

FAHMY : Nous avons oublié la gamelle... Allons tout de suite chez Choucri à la prison du Caire.

RACHAD : A la prison « Istinaf » plutôt.

FAHMY : Ah, ils l'ont transféré de la prison du Caire ? Pourquoi ?

RACHAD : Je ne voulais pas vous le dire... mais il est inutile de vous le cacher parce qu'on l'amènera ici aujourd'hui...

FAHMY : On l'amènera ici de prison?

RACHAD : Oui. La période d'emprisonnement à laquelle il a été condamné dans le dernier procès est sur le point de se terminer ; le gouvernement s'est donc mis à fouiller ses vieux papiers et y a découvert un article intitulé : « Ouvrez la voie à la Révolution ». Il a décidé d'ouvrir une enquête à son encontre au sujet de cet article ; le parquet l'a convoqué hier soir et l'instruction a commencé ; elle se poursuivra ici aujourd'hui.

FAHMY : « Ouvrez la voie à la Révolution » ! Mais il a plus de six mois que cet article a paru ?

RACHAD : Le proverbe dit : « Quand un commerçant fait faillite, il fouille ses vieux livres. »

FAHMY : Et Choucri n'a pas rédigé cet article. Vous savez bien que j'en suis l'auteur.

RACHAD : Mais c'est lui qui en a assumé la responsabilité. Quand je l'ai rencontré hier à l'enquête, il m'a dit que votre arrestation entraînerait l'arrêt total du mouvement.

FAHMY : Assez de reniement de soi et d'abnégation pour les autres ! Il faut que chacun de nous prenne sa part ; je suis l'auteur de l'article, et c'est moi qui dois être jugé.

RACHAD : C'est ce que j'ai dit à Choucri, et il m'a répondu que si vous songiez à prendre sur vous la responsabilité de cet article, il considérerait que vous désertez le champ de bataille, car la prison est un repos et une façon d'esquiver les responsabilités. Le travail le plus dur... c'est celui qui se fait hors de prison, dans des circonstances qui comportent un risque pour la

vie, sans le sou, et dans un milieu d'intrigues et d'immoralité sans bornes...

FAHMY : Et l'enquête chez nous, à quoi vise-t-elle ?

RACHAD : Simple façon de compléter la procédure... un interrogatoire de quelques rédacteurs.

FAHMY : Le délit est nettement constitué par l'article, et Choucri en a assumé la responsabilité...

RACHAD : Peut-être espèrent-ils que quelqu'un dise que c'est vous l'auteur de l'article... ou que vous le disiez vous-même, et qu'ainsi vous soyez coffrés tous les deux !

FAHMY : N'essayez pas de faire le malin avec moi... nous coffrer tous les deux... peu importe ! Et vous auriez aussi votre part dans cette affaire et Chekib et nos autres collègues.

RACHAD (*riant*) : Je vous assure que je parlais sans aucune arrière pensée.

FAHMY : Je sais, je sais.

SCENE II

(Chazli effendi, un homme grand, grisonnant à l'épaisse moustache négligée, portant de grosses lunettes, une canne à la main, fait son entrée dans le couloir. Il sort de sa poche un journal qu'il avait soigneusement plié. Il s'arrête à la porte de la chambre et tape des mains.)

CHAZLI (*tapant des mains*) : Idris... Idris,

(Un jeune homme s'avance vers lui de la chambre de la « Direction ».)

SAMI : Oui Monsieur ?

CHAZLI : Le docteur est-il là ?

SAMI : Oui Monsieur, qu'y a-t-il à votre service ?

CHAZLI : Dites lui que c'est Chazli...

(Rachad qui écoute cette conversation apparaît à la porte de la chambre.)

RACHAD : Hallo, comment ça va... ?

CHAZLI (*se dirigeant vers lui la main tendue*) :
Comment allez-vous? Je suis heureux de vous voir !

RACHAD : Bonjour, cher ami... vous arrivez juste au bon moment.

CHAZLI (*enthousiaste*) : Dieu vous bénisse... vous avez apporté le loyer ?

RACHAD (*souriant*) : Entrez, entrez.

(Chazli entre; Fahmy se lève pour le saluer.)

FAHMY : Bonjour, cher Monsieur.

CHAZLI (*se penchant vers Fahmy, par dessus le bureau*) : Bonjour cher ami, comment allez-vous ?

RACHAD (*présentant sa boîte de cigarettes à Chazli*) : Une cigarette ?

CHAZLI (*prenant place sur la chaise située près du bureau, et mettant la main dans la poche de son gilet*) : Je préfère priser... c'est aussi moins cher et moins nocif.

FAHMI (*souriant*) : Moins cher... c'est le plus important !

CHAZLI : Je vous assure que non, Docteur... Les journaux parlent ces jours-ci des cas de cancer provoqués par le tabac. Il y a, disent-ils, tel pourcentage de fumeurs qui contractent le cancer des poumons, et la proportion est de tant pour ceux qui fument deux boîtes par jour, de tant pour ceux qui fument une seule boîte... Des pourcentages... mais Dieu seul sait la vérité ! A vous dire vrai, ces statistiques « à l'américaine », je ne les gobe pas beaucoup...

FAHMY : Un café ?

CHAZLI : Je vous en prie, ne vous dérangez pas

pour moi. (*poursuivant*) Et ce qui intrigue vraiment ce sont ces maladies dont on n'avait jamais entendu parler auparavant... Cancer... Cancer (*il fait de la main un geste interrogatif en l'air*)... Je ne crois pas que nos grands-pères en aient entendu parler, ou qu'ils en soient jamais morts. Ce qui est pis, c'est qu'on nous sort maintenant des angines de poitrine, des thromboses, des embolies, des artérioscléroses, des tensions... Où étaient toutes ces affections ? Est-ce le cadeau que nous ont fait l'enseignement et la civilisation ? Nos grands-pères vivaient simplement et mouraient simplement. La vie était plus facile et mieux goûtée...

FAHMY (*plaisantant*) : Et il n'y avait pas de journaux à cette époque !

CHAZLI (*comprenant la plaisanterie*) : Oui... voyez-moi les journaux et les journalistes d'aujourd'hui ! A eux seuls ils sont un chapitre à part... Mais le plus drôle c'est cette collection de nouvelles maladies : les complexes. Il y en a partout... dans chaque article, dans chaque bouquin, dans chaque conférence, dans chaque annonce publicitaire... Je ne comprends rien aux complexes... Dieu ait l'âme de nos parents... ils ont vécu et sont morts sans avoir connu les complexes... L'essentiel... l'argent est-il prêt... ?

FAHMY : Vous aviez l'habitude, cher Monsieur, de nous donner un coup de fil avant de venir...

CHAZLI : Croyez-moi, depuis deux jours je vous téléphone mais personne ne répond.

FAHMY (*souriant*) : Il n'y a pas de courant dans notre téléphone...

CHAZLI (*ne comprenant pas l'allusion de Fahmy*) : Oui, les lignes téléphoniques sont surchargées, et il y a beaucoup de pannes...

FAHMY : Non, cher Monsieur Chazli, on nous a coupé le courant parce que nous n'avons pas payé l'abonnement.

CHAZLI : Ah ! Mauvais signe... Vous voulez dire?

FAHMY : Je veux dire que nous sommes contraints de nous excuser cette fois-ci encore.

(Idris, farrache du journal, entre portant un plateau sur lequel il y a une tasse de café et un verre d'eau.)

CHAZLI (*cherchant des yeux la tasse sur le plateau encore élevé, puis faisant un geste de refus*) : Merci, je ne veux pas de café... l'essentiel c'est le loyer... Vous en êtes à votre troisième mois de retard. Que vais-je leur dire à la Daïra ? Que vais-je dire à Niazi Bey, le Wékil de la Daïra ? Tous les locataires de cet immeuble et des autres immeubles dont je suis l'encaisseur ont payé... Oui, il y a il est vrai des retardataires... mais d'un seul mois. Mais vous... vous êtes en retard de trois mois. J'ai empêché l'avocat de prendre des mesures... Je lui ai dit : pas de saisie... pas d'expulsions... pas de mises en demeure... mais je n'y puis rien (*il prend la tasse de café, en absorbe une gorgée, la met sur le bureau, puis tire de sa poche sa boîte à priser*).

FAHMY (*comme affrontant un danger*) : Cher Monsieur Chazli... nous vous en sommes bien reconnaissants. Nous savons combien nous vous sommes redevables... Mais voyez dans quelle situation nous sommes... le téléphone est en panne... les mises en demeure pleuvent de la part de l'imprimerie, du fournisseur de papier, de la société de publicité... Nous traversons une crise... le Gouvernement nous accable de saisies... La censure nous empêche de publier

ce qui intéresse les lecteurs... Nos compagnons sont en prison. Choucri... après avoir purgé sa peine pour le discours qu'il a prononcé à Tanta subit à présent une enquête pour un article publié il y a six mois...

CHAZLI (*hoche la tête et prend un air douloureux*): Dieu les punisse... Dieu assure votre revanche... (*se ressaisissant subitement*) Mais la Daïra... Son Excellence Niazi Bey... tout cela ne l'intéresse guère... l'important c'est le loyer... Vous ne pouvez pas vous débrouiller pour trouver au moins le loyer de deux mois ?

RACHAD (*intervenant dans la conversation*): Un délai de 48 heures... ou même de 24 heures... je vais voir mon oncle, Chamachergui Bey... je vous apporterai le loyer... je vous l'apporterai jusqu'à votre bureau à la Daïra.

CHAZLI: Quoi! Chamachergui Bey est votre oncle ?

RACHAD : Oui, et le loyer...

CHAZLI (*s'intéressant à cette révélation*): Votre oncle, frère de votre mère ?

RACHAD: Oui, le frère de ma mère... et le loyer...

CHAZLI: Chamachergui bey est votre oncle... Mes félicitations ! C'est un grand Monsieur, c'est le notable des notables de la Moudirieh, c'est un seigneur racé, descendant d'une illustre famille, un bel homme, intelligent, cultivé et généreux... très, très généreux... Quand allez-vous le voir ?

RACHAD: Je le verrai aujourd'hui ou demain, pour le loyer.

CHAZLI : Je vous en prie, vous me rendriez service en lui transmettant... Veuillez lui dire que Chazli Abdel-Moghis lui présente ses respects, qu'il lui baise respectueusement la main... Il

sait que je suis l'un de ses hommes, des hommes de feu son père...

RACHAD : Mais son père n'est pas mort.

CHAZLI (*poursuivant, sans avoir prêté attention à cette mise au point*) : Dieu ait son âme... Comment? Yousri pacha n'est pas mort... Dieu soit loué! Ah oui! C'est vrai! Vous avez raison, ma mémoire me trahit... C'est Sirri Pacha qui est mort... quant à Yousri Pacha, Dieu lui prête longue vie! Dieu prolonge ses jours! (*puis, après une pause*) A propos, Monsieur Rachad, j'ai une petite histoire... je m'excuse de vous déranger...

RACHAD (*heureux*) : Mais pas du tout! Quelle petite histoire? Je suis à votre service.

CHAZLI : Mon beau-frère a présenté une demande de location de 30 feddans des Wakfs; tous les papiers sont prêts, et il ne reste plus que la signature du wékil. Chamachergui Bey est son ami... son ami inséparable comme vous le savez... ils ont un coin à eux au café Havana...

RACHAD (*embrouillé*) : Vraiment...

CHAZLI (*il sort un papier et un crayon, rapproche son visage du bureau, se met à écrire une note et la tend à Rachad en disant*) : Dieu vous garde pour nous... et nous garde Chamachergui Bey... Dites-lui que je lui baise la main... Bonne chance... Vous permettez, j'ai trop abusé de votre temps... Je vous remercie... au revoir et à la garde de Dieu! (*il les salue; ses deux interlocuteurs le regardent avec la surprise et la joie de deux désespérés auxquels s'offre une issue inattendue*).

RACHAD : Nous nous en sommes tirés... pour 48 heures au moins... pour une semaine! Quoi?

n'êtes-vous pas content de cette planche de salut ?

FAHMY : A quoi bon ces palliatifs ? Et puis, voyez-moi un peu ce que font les intérêts...

RACHAD (*interrompant*) : Je vous en prie ! Faites-nous grâce de cet idéalisme, ajournez-le d'une semaine, car si nous avons à la fois des dettes et de l'idéalisme... nous sommes fichus...

(Madbouli entre.)

FAHMY (*se levant pour saluer*) : Hallo, Moallem Madbouli !

MADBOULI (*saluant*) : Bonjour Messieurs, que votre journée soit lumineuse !

FAHMY : Prenez place.

MADBOULI : Merci.

FAHMY : Quelles nouvelles ?

MADBOULI : Tout va bien, Dieu merci (*il baise sa propre main sur les deux faces, dans un geste de gratitude*).

FAHMY : Et quelles nouvelles pour nous ?

MADBOULI : Tout va bien... les gens sont contents de vous... leurs cœurs forment pour vous les meilleurs vœux. Que Dieu vous aide... que par l'intercession du Prophète la Providence daigne aplanir vos difficultés...

FAHMY : Mais il y a trop de numéros qui nous sont retournés, ô Moallem Madbouli...

MADBOULI : Cher Monsieur, vous en savez bien la cause... les gens aiment s'amuser... et vous êtes sérieux, trop sérieux !

FAHMY : Et vous nous suggérez d'atténuer notre sérieux ?

MADBOULI : Vous voulez la vérité ?

FAHMY : Bien sûr !

MADBOULI : Le pays a besoin d'un journal sé-

rieux. Les gens en ont assez de lire des rumeurs et des frivolités. Le pays est sur un volcan, il lui faut une plume audacieuse. En ma qualité de petit distributeur de journaux, je souhaite que vous puissiez vendre cent fois plus... Mais il faut patienter... et Dieu vous le rendra. Plus vous risquez votre peau, et plus le journal marche. Dieu merci, vous ne manquez pas de patriotisme. Avant longtemps, tout doit s'arranger... Je suis un pauvre illettré, mais croyez-moi, il n'y a pas de roses sans épines...

FAHMY : Merci, merci beaucoup...

MADBOULI : Le merci est à Dieu. C'est une grâce de Dieu que nous puissions dire la vérité. Messieurs, je vous salue, au revoir (*il sort*).

(Fahmy se laisse choir sur un siège, comme s'il était épuisé par une longue course.)

FAHMY : Rachad... vous n'avez pas idée comme ces paroles m'impressionnent. Elles me grisent et me font oublier tous mes ennuis. Elles me rende courage et me confirment que je suis dans la bonne voie.

RACHAD : Ce n'est pas le Moallem Madbouli seul qui parle de la sorte, mais la majorité du peuple... Ce sont les paroles des gens dont les intérêts n'affectent pas les opinions !

(Mourad entre précipitemment par la porte du couloir de droite dans la chambre de Fahmy.)

MOURAD (*comme récitant des paroles apprises par cœur*) : Je suis optimiste... très optimiste... les nouvelles sont fantastiques...

FAHMY (*souriant*) : Commencez par nous saluer, voyons, Monsieur Mourad !

MOURAD (*se conformant à cette remarque*) : Bonjour Messieurs... Je rentre de Méhalla. Nos amis là-bas ont tous été arrêtés... et j'ai entendu à Méhalla que nos amis d'Alexandrie ont été également arrêtés et que la Police est aux trousses de toute personne qui achète notre journal... Nos lecteurs cachaient le journal ou le déchiraient...

RACHAD (*avec un large sourire*) : Et vous êtes optimiste ?

MOURAD (*enchaînant*) : Extrêmement !

FAHMY : Et je voudrais compléter vos raisons d'être optimiste : nous avons reçu trois mises en demeure... l'une de l'imprimerie, l'autre du commerçant de papier et la troisième de la société de publicité... Par dessus le marché, l'encaisseur de la Daïra est venu pour nous expulser d'ici...

MOURAD (*enthousiaste*) : Parfait !... Formidable !... Je vous assure que je suis optimiste.

FAHMY : Je vais encore accentuer votre optimisme en vous disant que Choucri devait être libéré jeudi prochain, c'est-à-dire dans six jours... Mais voilà qu'on lui a déniché un vieil article... celui intitulé « Ouvrez la voie à la Révolution » pour lui faire subir une nouvelle enquête. On nous l'amènera ici aujourd'hui pour interroger certains rédacteurs... On pourrait vous interroger vous !

MOURAD : Alors nous pourrons le voir, c'est une heureuse nouvelle et je vous assure que je suis optimiste.

FAHMY : Calmez-vous un peu, mon ami, et faites-moi comprendre les raisons de cet optimisme pour que je puisse le partager...

MOURAD : Ma vieille théorie... Ces coups succes-

sifs qui nous viennent d'ici, de là, sont un indice de notre force et non de notre faiblesse... Ils montrent que nos ennemis ont peur de nous... et plus on nous frappe, plus nous devons en conclure que nous sommes proches du but... croyez-moi.

FAHMY : Je vous crois, parce que l'histoire des...

MOURAD (*interrompant*) : Oui... parce que l'histoire des révolutions le prouve. Dans les grandes révolutions, quand la tyrannie atteignait son paroxysme, cela signifiait que l'aube allait poindre...

FAHMY : Vous m'avez appris ces paroles par cœur, ne vous fatiguez pas à les répéter encore...

MOURAD : Docteur, vous les avez apprises par cœur, mais sans vous en convaincre... Mais je vous prie, soyez optimiste, soyez content...

FAHMY : Je suis optimiste, je suis content, je suis heureux... mais le journal cessera de paraître et nous serons expulsés d'ici. Je n'arrive à toucher personne, parce qu'il n'y a pas de courant dans ce téléphone... et Choucri sur qui je comptais beaucoup va faire une nouvelle période à l'ombre...

MOURAD (*se frottant les mains de joie*) : Je vous assure que tout cela est bien... L'éclipse de notre journal sera pour nos ennemis un coup plus dur que sa parution... Vous ne savez pas, cher ami, à quel point les peuples savent sentir et comprendre. L'essentiel c'est que nous soyons sincères et persévérants... pour le reste, les tyrans feront l'affaire... Mon cher Docteur, j'aime le mot de Voltaire, que ceux qui travaillent contre la Liberté travaillent autant pour elle...

De très belles paroles... je suis optimiste, et vous ?

FAHMY : Optimiste, naturellement.

MOURAD : C'est ce qu'il faut, que nous soyons forts et fidèles... et les tyrans feront le reste pour nous.

SCENE III

(Idris, le domestique du bureau, entre rapidement.)

IDRIS : Docteur, Monsieur Choucri s'amène en compagnie d'un officier de police.

(Choucri entre par la porte, menottes aux poings. Il est un peu pâle, et sa barbe date de quelques jours.)

(Fahmy sort de sa chambre pour aller à sa rencontre, vers le milieu du couloir. Derrière Choucri un officier. A la porte se tiennent deux agents en civil ; l'un d'eux est habillé à l'euro-péenne, et l'autre est en tenue « baladi » — galabieh et bonnet.)

FAHMY : Choucri !

CHOUCRI : Fahmy !

FAHMY : Comment allez-vous ?

CHOUCRI : Je suis solide...

FAHMY (*lui tapotant le bras droit*) : J'en suis sûr...

(L'officier lui ôte les menottes. Choucri salue d'abord Fahmy puis l'embrasse. Mourad s'avance et embrasse longuement Choucri... à plusieurs reprises. Fouad et les autres jeunes gens se trouvant dans la salle de l'Administration l'embrassent aussi. En dernier lieu, Idris, le farrache, s'approche et lui serre la main chaleureusement.)

IDRIS : Dieu soit loué que vous soyez sain et sauf.

CHOUCRI : Merci, Idris, merci beaucoup... J'espère que vos enfants vont bien...

IDRIS : Ils vont bien, Monsieur, je vous en remercie.

FAHMY : Une nouvelle enquête ?

CHOUCRI : Oui, au sujet de l'article que j'ai écrit il y a six ou sept mois, sous le titre « Ouvrez la voie à la Révolution ».

FAHMY : Mais ce n'est pas vous qui avez écrit cet article...

CHOUCRI (*mettant son doigt sur sa bouche, puis regardant l'officier*) : C'est moi qui l'ai écrit... et j'étais, à dire vrai, en admiration devant cet article. Je m'attendais à ce que le Gouvernement l'admire lui aussi... mais il a fallu six mois au Gouvernement pour en découvrir les qualités...

(Ils se dirigent vers la salle de Rédaction. L'officier tire une chaise de la salle d'à côté, et s'assied dans le couloir.)

CHOUCRI : Dr. Fahmy... quelle utilité voyez-vous à ce que nous soyons tous les deux coffrés ? A cette époque, j'étais, moi, rédacteur-en-chef et si vous dites que vous étiez, vous, l'auteur de l'article, nous serons tous les deux mis en tôle. C'est du gaspillage, car notre travail a besoin de vous. Moi, en prison, je me repose, je réfléchis, je récapitule notre lutte, je découvre où nous avons commis des fautes. Il y a dans cette réflexion, une grande utilité qu'il vous est difficile d'apprécier. J'écris beaucoup et je lis beaucoup. J'avais besoin de tout cela, car le tourbillon de notre existence ne nous laissait guère le temps de méditer, et c'est là le plus grand écueil pour les mouvements...

FAHMY : N'essayez pas de me convaincre. Je ne vous laisserai pas prendre la responsabilité d'un acte accompli par moi. Toute ma façon d'écrire était erronée, d'ailleurs, mon style excitait inutilement, et vous aviez même eu honte

d'attirer mon attention sur cette erreur. Mais il faut que je subisse, moi, les conséquences de mes actes.

MOURAD : Cher Monsieur Choucri... les choses vont bien, et je suis optimiste...

(Toutes les personnes présentes éclatent de rire à la fois.)

CHOUCRI : Cher Monsieur Mourad, votre optimisme me manquait...

FAHMY : Vous avez entendu ? Nos camarades de Méhalla ont été arrêtés. Nos compagnons d'Alexandrie de même. Le fait d'avoir notre journal entre les mains est un crime... La tyrannie frappe aveuglément. Qu'en dites-vous?

CHOUCRI (*riant*) : Je dis que nous devons être optimistes.

MOURAD : C'est ça ! Parfait !

CHOUCRI : L'optimisme est une force.

MOURAD : Et puis, ceux qui travaillent contre la liberté...

CHOUCRI : ...travaillent autant pour elle.

(Tous éclatent de rire.)

CHOUCRI (*se rendant compte d'un oubli*) : Monsieur l'officier, veuillez vous joindre à nous.

L'OFFICIER (*parlant de sa place dans le couloir*) : Ne soyez pas gênés par ma présence, je suis bien ici.

MOURAD (*sortant vers lui*) : Joignez-vous à nous, ça nous fera plaisir. Le fait qu'il y ait aujourd'hui dans la Police un officier aussi gentil inspire de l'optimisme.

L'OFFICIER : Il n'y a pas lieu de surveiller Monsieur Choucri. J'avais seulement à l'accompagner ici et à attendre le substitut du parquet, car c'est un délit de presse...

(L'Officier entre dans la chambre et s'adresse à Choucri.)

L'OFFICIER : Je suis confus de cette histoire de menottes. En vérité, il n'y avait aucun besoin d'en faire usage, et les journalistes sont habituellement transportés sans cet appareil. Mais le département politique nous a fait savoir que la chose était, cette fois, faite à dessein.

MOURAD (*applaudissant*) : Ne vous ai-je point dit que c'est la fin ? Ils ont voulu seulement nous humilier, nous persécuter. Tant mieux, nous sommes à la hauteur !

L'OFFICIER : A vrai dire, je vous envie pour cette réunion si gaie ! On dirait que Monsieur Choucri revient d'une promenade et retournera en promenade. Nous autres, nous ne jouissons pas, dans notre métier, de séances fraternelles de ce genre. Ils ont semé entre nous les germes de la méfiance et de l'appréhension... Chacun de nous épie son camarade, voit en lui son ennemi.

MOURAD : Il ne reste plus que quelques jours...

L'OFFICIER : Dieu vous entende... car vos paroles sont sur toutes les lèvres. Personne ne craint plus rien, et chacun se dit « advienne que pourra » ! Ne croyez pas, Messieurs, qu'il m'est aisé de vous tenir ce langage, alors que je suis officier, et que mon devoir et mon honneur exigent que j'exécute fidèlement les ordres et que je sois corps et âme au service de l'Etat. Mais, quand les dirigeants de l'Etat deviennent des bandits de grand chemin, il devient difficile pour nous d'être les boucliers des bandits, des vendus, des faussaires... de servir de rideau, en vertu de la loi, au favoritisme...

MOURAD : Est-ce que vos compagnons parlent de ces choses ?

L'OFFICIER : Ils chuchotaient... à présent ils crient. Je ne sais ce qui a bouché les oreilles des dirigeants, mais c'est une curieuse surdité : tout le monde dans le pays entend ces cris... sauf eux !

FAHMY : Je vous remercie de vous être livré ainsi à nous... mais il vaut mieux peut-être que vous vous éloigniez parce que le substitut du parquet va survenir d'un moment à l'autre.

L'OFFICIER : Ne vous faites pas de souci pour moi car le changement s'est opéré dans tout le pays. Il n'y a plus personne qui accepte d'être un fouet entre les mains d'un bourreau qui se refuse même à voiler ses crimes.

FAHMY (*regardant soudain Choucri*) : Choucri, qu'avez-vous... vous ne vous sentez pas bien ?

CHOUCRI (*sortant un mouchoir pour essuyer une larme qui a roulé sur sa joue*) : Rien... rien...

FAHMY : Vous pleurez !

CHOUCRI : Oui, je pleure... je n'ai pu contenir mon émotion en entendant les paroles de cet officier. Je me suis rappelé le jour où nous avons commencé... les circonstances qui nous ont réunis... Vous souvenez-vous des paroles du Docteur ?

FAHMY : Oui, je m'en souviens toujours, et je suis surpris de voir comment de brèves et rapides paroles peuvent, parfois, opérer de grands changements dans les hommes.

CHOUCRI : Il m'avait dit : « Faites que votre marotte soit de dire la vérité... les gens désirent entendre la vérité... essayez de la leur dire »... et puis, ça a collé... nous étions seuls, les gens nous raillaient et plaignaient notre faiblesse...

Qui aurait cru que nous aurions un journal ? que ce journal préoccuperait nos amis et nos ennemis à la fois ? Qui aurait cru qu'après moins de 10 ans, nous entendrions un tel langage de la part d'un officier, d'un officier de police ?

MOURAD : Ne vous ai-je pas dit que je suis optimiste... et que nous devons tous être optimistes ?

CHOUCRI (*tapotant l'épaule de Mourad*) : Vous avez raison... Il faut que nous bercions, dans nos poitrines, un grand espoir...

(L'agent en civil quitte la porte du couloir pour se rendre auprès de l'officier dans la salle de Rédaction, et le salue.)

L'AGENT EN CIVIL : Monsieur, le Substitut du Parquet.

(L'Officier se lève et se dirige vers la porte de l'appartement. Le Substitut du Parquet entre, suivi de son clerc, et d'un agent de police en uniforme, portant son fusil. Le Substitut est un jeune homme de l'âge de Fahmy. Son air dénote l'énergie et la dureté. Le Substitut traverse le couloir d'un pas rapide et se dirige vers la salle de Rédaction.)

FAHMY (*se levant pour le saluer et se présentant à lui*) : Fahmy Sabet, rédacteur-en-chef du journal.

LE SUBSTITUT : Bonjour Messieurs.

TOUS LES PRESENTS : Bonjour Monsieur le Substitut.

LE SUBSTITUT : Je souhaite que ma visite ne vous dérange pas trop. Je sais que de pareilles visites sont devenues une partie de votre travail quotidien. (*Il ricane*).

(Le Substitut va vers le bureau, en fait le tour pour prendre place sur le siège de Fahmy presque en même temps que Fahmy le quitte.)

LE SUBSTITUT : J'ai préféré ouvrir l'enquête ici, parce que nous pourrions avoir besoin de certains papiers qui s'y trouvent.

FAHMY : Comme vous le désirez.

LE SUBSTITUT (*au clerc*) : Asseyez-vous, ouvrez le procès-verbal.

RACHAD : Un café ?

LE SUBSTITUT : Merci... je viens d'en prendre un. Est-ce l'Administration du Journal... toute l'Administration ? J'avais imaginé un grand immeuble et de nombreuses salles. Je ne me figurais pas...

FAHMY (*souriant*) ...que nous étions si pauvres ! Oui... il vaut mieux entendre parler de certaines choses que de les voir...

LE SUBSTITUT (*souriant et approuvant d'un geste de la tête la réflexion de Fahmy, puis, après une pause*) : Nous voulons compléter l'enquête par certaines petites questions sur vos ressources financières.

FAHMY : Nos ressources financières ?

LE SUBSTITUT : Oui... le Gouvernement les trouve suspectes.

FAHMY (*calme et confiant*) : Je suis à votre entière disposition. Il y a ici les livres et la correspondance du journal... et je crois que la police les connaît mieux que nous.

LE SUBSTITUT : Commençons : le nom, l'âge, la fonction... et les autres détails.

FAHMY : Je m'appelle Mohamed Fahmy Sabet, né à Assiout, âgé de 42 ans, rédacteur-en-chef du journal.

LE SUBSTITUT : Le journal vous appartient-il en propre ?

FAHMY : J'en suis le concessionnaire, mais le journal exprime l'opinion d'une collectivité, et c'est

elle qui dépense pour lui et le publie. Mais je suis légalement responsable des obligations morales et matérielles du journal.

LE SUBSTITUT : Cette collectivité a-t-elle formé une société d'une forme quelconque... une société dans la forme légale... anonyme ou en commandite ou autrement... pour exploiter le journal et en assumer les frais ?

FAHMY : Le journal n'est pas une entreprise financière... c'est une œuvre morale... Il n'existe pas de société au sens légal... mais je suis responsable de tout, et mes amis m'aident en contribuant financièrement chacun dans la mesure de ses moyens.

LE SUBSTITUT : Combien tirez-vous et combien vendez-vous ?

FAHMY : Nos chiffres sont modestes... Nous tirons 20.000 exemplaires, et nous vendons parfois toute la quantité, mais parfois nous n'en vendons pas la moitié... et bien souvent le journal est saisi.

LE SUBSTITUT : Toutes les ressources proviennent de la vente du journal ?

FAHMY : Il y a de rares abonnements... des annonces encore plus maigres et quelques contributions insignifiantes.

LE SUBSTITUT : Des contributions... des contributions de qui ?

FAHMY : De citoyens plus aisés que nous... qui de temps à autre payent 100 livres, 50, 20... En tout cas, nous inscrivons dans nos livres jusqu'au moindre millième qui nous est versé... même si nos amis ne prennent pas de reçu... nous ne cachons rien... et il n'est pas dans notre intérêt de cacher quelque chose.

LE SUBSTITUT : Et ces ressources suffisent à cou-

vrir les frais du journal et de son Administration ?

FAHMY : En fait, elles ne suffisent pas... bien que la plupart des rédacteurs soient bénévoles... de même que la plupart de nos employés.

LE SUBSTITUT : Si les ressources ne suffisent pas.. comment le journal continue-t-il à paraître ?

FAHMY : Grâce aux dettes... c'est ainsi que nous avons reçu aujourd'hui des mises en demeure, que je peux vous montrer (*Il se lève*). Vous permettez que je les retire du tiroir du bureau ?

LE SUBSTITUT : Je vous en prie, faites.

(Fahmy fait le tour pour arriver au tiroir ; il l'ouvre et en retire les exploits qu'il remet au Substitut.)

LE SUBSTITUT (*après les avoir parcourus et annotés au crayon, les tend au clerc en disant à Fahmy*) : Vous nous les laissez ?

FAHMY : Comme vous voulez...

LE SUBSTITUT : Et vous, de quoi vivez-vous ?

FAHMY : Moi, je dispose de ressources privées qui me fournissent l'essentiel pour vivre ; ma femme a aussi des rentes analogues. Ce sont des revenus modestes... si vous voulez les déclarations et les quittances d'impôts, je vous les produirai demain ou après demain.

LE SUBSTITUT : Oui, je préfère. Où sont vos livres ?

FAHMY : Dans la salle d'à côté.

LE SUBSTITUT : Nous préférons les emporter pour en prendre connaissance. Et s'il y a lieu de compléter l'enquête, nous vous interrogerons encore.

FAHMY : Je suis à votre disposition.

LE SUBSTITUT (*se lève, quitte le bureau et dit au*

- clerc*) : Clôturez le procès-verbal pour le moment. (*Puis, s'adressant à Fahmy*) : Veuillez signer... et nous ferons état des livres emportés.
- FAHMY (*il les devance dans la chambre d'à côté ; le Substitut prend consignment des livres l'un après l'autre, qu'il feuillette ; il prend aussi des dossiers qu'il parcourt et met de côté. Puis Fahmy remet au Substitut un dossier en lui disant*) : Ce dossier concerne le papier de l'imprimerie ; cet autre est celui des protêts et celui-ci contient la correspondance des avocats.
- LE SUBSTITUT (*tendant la main vers un cahier accroché à un tableau au mur*) : C'est la liste de vos abonnés...
- FAHMY : La préfecture de police a copié tout le cahier et a relevé les empreintes digitales de tous ceux qui y sont inscrits !
- LE SUBSTITUT (*riant*) : Et ils ont continué après ça à lire le journal ?
- FAHMY : Un petit nombre d'entre eux nous ont reniés, nous et le journal... d'autres, au contraire, sont devenus membres de notre groupement quand ils se sont aperçus qu'on les persécutait sans autre raison que d'être abonné à notre journal.
- LE SUBSTITUT (*plaisantant*) : Alors, remerciez-nous, puisque nous vous aidons !
- FAHMY : Nous avons un collègue qui ne cesse de répéter que quiconque travaille contre la liberté travaille autant pour elle...
- LE SUBSTITUT (*plaisantant et riant*) : Où est-il, que nous l'arrêtions ! (*puis s'adressant à son clerc*) : Faites mention de ces cahiers dans le procès-verbal et donnez à chaque cahier un numéro ; également à chaque dossier un numéro... (*se dirigeant ensuite vers Fahmy*) Atten-

dons au Bureau jusqu'à ce qu'Abdel-Salam Efendi ait fini d'enregistrer les cahiers. (*Ils entrent dans la salle.*) Et maintenant que ma mission officielle est terminée, je voudrais vous poser une question personnelle...

FAHMY : Je vous écoute...

LE SUBSTITUT : Vous souvenez-vous de moi?

FAHMY (*souriant*) : Certainement... vous êtes Me. Mohamed Fahmy Kamel.

LE SUBSTITUT : Etrange... vous n'avez, à aucun moment, paru me reconnaître !

FAHMY : Non seulement je vous reconnais... mais je me souviens que votre siège était voisin du mien aux examens généraux, car moi je suis Mohamad Fahmy Sabet et vous Mohamad Fahmy Kamel ! (*il se met à rire*).

LE SUBSTITUT (*riant également*) : Mais vous avez fait semblant de ne pas me reconnaître, au point que j'étais surpris et gêné de la défaillance de votre mémoire; seulement, je n'ai pas voulu me rappeler à votre souvenir devant les autres... Fahmy, je suis très heureux de vous revoir après toutes ces années, et heureux encore de ce que les prédictions que nous faisions à votre sujet se soient réalisées. Nous sentions tous que vous étiez un élément supérieur, non seulement dans les études mais également par le caractère. Votre silence, votre timidité, votre repli sur vous-même ne nous irritaient pas contre vous, et ne diminuaient en rien notre amour pour vous.

FAHMY (*essayant de contenir son émotion*) : Fahmy... vous ne savez pas à quel point chacune de vos paroles m'émeut. Il y a quelques minutes, l'officier de police que nous ne connaissions pas nous disait des mots encourageants,

et maintenant, vous venez de votre côté évoquer les souvenirs de notre adolescence, les souvenirs d'il y a vingt ans. Nous avons passé ces vingt années dans la tourmente, recevant un coup après l'autre, traqués par les créanciers et par le Gouvernement. Vos paroles sont pour moi comme des gorgées d'un médicament fortifiant prises par un malade qui en a un besoin impérieux...

LE SUBSTITUT : Mon devoir d'état, que j'apprécie et que je respecte, et dans les limites duquel je demeure, m'empêche de vous parler en votre qualité d'homme politique et de louer le travail que vous faites et qui vous expose à des accusations et à des poursuites. Mais, à titre personnel, en tant que compagnon d'adolescence, en tant que camarade, permettez-moi de vous féliciter, de vous dire que nous sommes fiers de la lutte digne et sérieuse que vous menez et dont vous payez les frais de votre personne.

FAHMY (*lui tendant la main et l'étreignant chaleureusement*) : Merci, merci bien... Vous ne vous doutez pas du bien que vous me faites par ces mots... Vous êtes comme quelqu'un qui tend une cassette pleine d'or à un pauvre hère qui désespérait de trouver le prix de son dîner.

LE SUBSTITUT (*souriant*) : N'exagérons rien, vous vous exprimez en homme de lettres...

FAHMY : Pas du tout, vos paroles sont vraiment comme un baume pour des hommes qui ont besoin d'être remontés, d'entendre un mot sincère d'encouragement.

(Le Clerc entre, tenant le procès-verbal.)

LE CLERC : Est-ce que vous considérez, Monsieur le Substitut, que Monsieur doit signer chaque cahier avec nous?

LE SUBSTITUT : Je signerai seul...

(Le Clerc apporte les cahiers, que le Substitut signe l'un après l'autre.)

LE SUBSTITUT : Maintenant, vous pouvez disposer... si nous avons besoin de vous, nous vous appellerons par téléphone. (*S'adressant ensuite à Choucri*) : Quant à Monsieur Choucri, nous n'avons pas eu besoin de l'interroger ; il retournera en prison. (*A l'officier*) : Monsieur l'Officier... je vous en prie, ces menottes sont superflues...

L'OFFICIER : Entendu, Monsieur le Substitut.

(Choucri s'avance vers Fahmy dont il serre les mains, puis il salue tout le monde, jusqu'à ce qu'il arrive à Mourad.)

MOURAD (*en l'embrassant*) : Soyez optimiste ! ne perdez rien de votre optimisme ! (*tout le monde éclate de rire*).

RACHAD : Nous sommes optimistes.

CHOUCRI (*plaisant*) : Car quiconque travaille contre la liberté...

TOUS : ...travaille autant pour elle (*rires*).

(Le Substitut sort, suivi de Choucri, de l'Officier, du Clerc et des deux agents de police en civil.)

FAHMY (*retournant dans sa chambre*) : Je croyais pouvoir prendre un congé à l'ombre. Je pensais qu'on allait m'interroger sur l'article de la Révolution, mais il n'est pas écrit dans mon destin que je doive me reposer...

(Il arrive à son bureau dans la chambre et y prend place.)

FAHMY : Et maintenant, mes amis, laissez-moi seul un instant, que je mette de l'ordre dans mes papiers, puis je partirai tranquillement. Vous, Rachad, passez me voir demain matin de bonne heure. Mourad ira à Alexandrie pour

prendre des nouvelles de nos compagnons là-bas.

MOURAD : Je partirai à l'aube et rentrerai le soir.

FAHMY : Merci.

(Tous mettent leurs vestons et commencent à ramasser leurs papiers, puis se retirent l'un après l'autre.)

FAHMY : Idris ! *(Il tape des mains)*.

IDRIS LE FARRACHE : Oui, Monsieur.

FAHMY : Et toi aussi, laisse-moi seul... je veux un peu de solitude. Pars et ferme la porte derrière toi.

IDRIS : Très bien Monsieur. *(il sort.)*

(Fahmy pose sa tête sur le bureau, et l'entoure de ses deux bras. Il demeure abattu pendant quelque temps.)

FAHMY *(relevant la tête, et se parlant à lui-même)*:

Mon Dieu... j'ai tant besoin de foi et de confiance. Les difficultés que nous rencontrons partout sont beaucoup plus fortes que nous, comment allons-nous pouvoir continuer? C'est la question qui me hante, et que je garde jalousement pour moi: qu'est-ce qu'ils pourraient me répondre, et puis, à quoi sert de les décourager...

(On sonne à la porte.)

FAHMY *(à lui-même)* : Qui cela peut-il être? Je n'ouvrirai pas, j'ai besoin d'être seul...

(On sonne plus fort.)

FAHMY : Serait-ce encore la police? *(Il se dirige vers la porte, ouvre le juda et s'écrie)* : C'est toi ! Quelle grâce du Ciel t'envoie en ce moment?

(Il ouvre. Soraya entre, ayant en main un paquet enveloppé d'un papier de luxe.)

FAHMY : Hallo... *(Il lui prend les deux mains dans les siennes et contemple son visage)* :

Comme j'avais besoin de toi... (*il penche la tête*)... j'étais épuisé... je me sentais perdu...

SORAYA (*passant son bras autour de ses épaules le conduit vers sa chambre... puis, d'une voix caline, ressemblant à celle d'une mère qui choisit son enfant*) : Allons, allons, qu'est-ce qu'il y a encore?

FAHMY : Qu'est-ce qu'il y a... Tu me tombes du ciel comme la manne dans le désert...

SORAYA : Monsieur le poète... qui vogue toujours vers des horizons lointains...

FAHMY : Il n'y a plus place pour la poésie dans ma vie ! Je n'ai plus le loisir de faire des vers ni de voguer. Je vis au milieu des comptes de l'imprimerie, des besoins de la rédaction, des problèmes du papier, des enquêtes du parquet, des instructions de la police et de la censure... et j'agis sous une étroite surveillance, surveillance de mon téléphone, de mon courrier et de ma personne partout où elle va...

SORAYA : ...et pourtant, ce que tu écris et ce que tu dis aux gens n'est qu'un poème qui leur fait oublier leur présent et les transporte, sur les ailes de tes belles paroles, vers un avenir radieux...

FAHMY (*lui prenant la main et y déposant un baiser*) : Comme j'ai besoin de ces paroles !

SORAYA : Doutes-tu que tu sois continuellement dans mon cœur, si tu n'es pas toujours sur mes lèvres?

FAHMY : A certains moments, j'ai besoin de me tâter le bras, pour m'assurer que j'existe bien... tellement je suis heureux ou triste... Avec toi, je sens que je suis triomphant et que tous mes adversaires se sont rendus, ont pris la fuite... et lorsque je suis seul, je me demande souvent

pourquoi je me suis engagé dans cette voie,
pourquoi j'ai choisi ce chemin...?

SORAYA : Et que te réponds-tu à toi-même quand
tu te poses cette question?

FAHMY : A te dire vrai, je ne trouve pas de ré-
ponse... jusqu'à ce que je me souviens de toi,
de ta confiance profonde en moi et en ma mis-
sion, et alors, j'ai honte de moi, j'ai honte de
te décevoir, alors je m'entête, je patiente, je
supporte...

SORAYA : Quel beau parleur, comme tu es habile
à renverser l'ordre des choses... Car c'est moi
qui puise en toi ma foi.. J'ai peine à me figurer
ce que serait ma vie sans cet espoir qui me
vient de toi !

FAHMY : Je crains que ma foi ne soit à bout, je
crains de ne pas être à la hauteur de cette
grande tâche... je ne suis pas de taille à l'as-
sumer... je ne dois pas tromper ceux qui sont
autour de moi... je dois faire place à ceux qui
sont plus forts et meilleurs que moi..

SORAYA : Mon Dieu, tu divagues... tu es un re-
négat !

FAHMY : Renégat?... oui, je me renie, et j'ai le
droit de renier moi-même ma capacité !

SORAYA : Non, tu renies Dieu... et la mission que
tu assumes !

FAHMY : Je te prie, ne me complique pas les cho-
ses... ne force pas la mesure... je ne suis pas un
prophète...

SORAYA (*posant la main sur la nuque de Fahmy
avec une visible affection*) : Mon chéri, que
tu es grand !

FAHMY : Soraya, Soraya chérie... ne me trompe
pas au sujet de ce que je suis réellement...

SORAYA (*lui baisant le front*) : Ne te laisse pas

aller aux appréhensions qui te sont soufflées par le diable... Seuls les grands hommes, les hommes de foi, sont parfois envahis par le doute... quant à ceux qui n'ont en vue que les biens de ce monde, qui s'entre-déchirent pour acquérir le prestige ou les satisfactions qu'il offre, ceux-là seuls n'ont pas le temps d'écouter les cris de leur conscience... Toi, tu es accablé par le poids de ta foi, trop lourde pour ton corps et pour tout ton être... mais tu dois tenir bon...

FAHMY : Tu dis la vérité, mais une vérité amère... il faut que je tienne bon... c'est mon message, mon travail... il faut que je l'assume !

SORAYA : Pas d'autre issue.

FAHMY : Oui, pas d'issue... (*puis, voyant soudainement le paquet qu'elle porte*) Qu'est-ce que c'est? Une nouvelle robe?

SORAYA : Oui, une robe, venez voir (*elle ouvre le paquet*).

FAHMY (*s'exclamant jovialement*) : Quelle robe inédite... dont l'odeur m'ouvre les narines...

SORAYA : Que penses-tu de cette surprise?

FAHMY : Succulente (*il prend dans le paquet un morceau de viande grillée, coupe un grand morceau de pain et mange avidement*).

SORAYA : Il faut que tu nourrisses le mouvement (*elle rit*) !

FAHMY : Et de quelle nourriture ! L'odeur de cette grillade va réveiller Idris couché dans sa chambre à la terrasse... Dommage, j'aurais aimé qu'il fût là... et que mes compagnons ne fussent pas partis (*il prend un morceau de viande et le donne à sa femme*)... Tes idées sont inépuisables... qui t'a donné celle-ci?

SORAYA : ...tes vaines tentatives de me cacher la vérité !

FAHMY : Quelle vérité ?

SORAYA : Tu essaies de nier que depuis le matin tu n'as rien mis en bouche... les piastres que tu avais en poche, tu les as données au farrache et au portier pour qu'ils mangent... et toi, tu t'es contenté de feindre que tu t'étais chargé l'estomac d'une nourriture trop riche... ! Pourquoi prends-tu plaisir à souffrir ? Pourquoi jouis-tu de la privation tout seul ?

FAHMY (*riant avec la bouche pleine*) : Pas mal cette idée... je vais vous faire jouir tous de la privation avec moi !

SORAYA : ...et du plaisir de nous solidariser avec toi au service d'un grand idéal... c'est une grande joie : partout on me désigne du doigt comme étant la femme d'un grand homme qui s'est donné corps et âme à son pays... c'est une grande joie de pouvoir te passer, de temps en temps, une pierre que tu ajoutes au grand édifice que tu construis... tu ne sais pas combien je t'aime !

FAHMY (*se rapprochant d'elle, lui passant le bras autour des épaules, et allant s'asseoir avec elle sur un canapé situé près du bureau à la droite des spectateurs*) : Ce qui m'inquiète et me fait souffrir, c'est que je sais que tu m'aimes... et je ne puis te donner en retour que des ennuis, des souffrances, des appréhensions : internement, prison... prison, internement... saisie de nos meubles... puis vente forcée après une longue période d'attente et de crainte... et confiscation du journal par dessus le marché !

SORAYA : Et cependant, c'est une vie agréable... je me rappelle le jour où nous étions tous deux désœuvrés, n'ayant rien d'autre à faire que de

nous disputer... je te criais à la figure... et toi, tu te détournais... tu me haïssais !

FAHMY : Je me haïssais moi-même !

SORAYA : Nous sommes redevables au Docteur d'une dette éternelle.

FAHMY : C'est un grand homme.

SORAYA : Je n'oublierai jamais le jour où il t'a dit : « Il faut que vous vous ressaisissiez mon ami... que vous luttiez.. » et je te revois encore, les bras ballants dans une attitude de découragement lui dire : « C'est impossible, impossible »... Mais il connaissait les dons cachés qu'il y avait en toi... il t'a dit : « Vous êtes plus fort que Soraya... vous l'avez dominée par votre force »... Et puis, tu t'es ressaisi, tu as commencé à combattre... tu as lutté faiblement d'abord, comme si tu tâtais un terrain encore inconnu de toi... puis tu t'es raffermi dans ta voie... Les gens ont découvert en toi un militant inflexible... tu as vaincu... tes victoires se sont succédées... les gens se sont rassemblés autour de toi, ta voix puissante a dominé... et ton appel a pénétré les cœurs... *(elle se lève)*... Et maintenant, tu es pour les hommes un espoir, tu es pour eux le présage d'un grand avenir !

RIDEAU

Fathy Radouan
traduction française
 de Fouad Moussallem.

METAMORPHOSES D'UN SINDBAD

Autour de l'antique Université de l'Azhar s'étendent les pittoresques quartiers du Caire moyen-âgeux, où marchés et artisans sont groupés encore par corporations. Il y a là les marchands de cuivre, avec leurs beaux ustensiles rouges, brillant au soleil, grâces aiguillères ou chaudrons pansus, le marché de l'argent et de l'or, avec ses orfèvres minutieux, le vaste Khan El-Khalili où des artisans travaillent les grands plats de cuivre de motifs géométriques, d'entre lacs compliqués où le verset liminaire du Coran se détache en argent parmi les arabesques ; d'autres s'appliquent aux coffrets en bois de santal qu'ils recouvrent de mosaïques de bois de rose, d'ébène, de citronnier, ou bien sculptent toutes sortes de figurines d'ivoire, sertissent de nacre et d'ébène les plateaux de bois précieux. Ailleurs, c'est l'odeur du cuir, dont on fabrique des poufs, des sandales, des pantouffles, des sacs ouvragés. Dans cette ruelle on est saisi par la senteur des épices dont les aromates mêlés vous emportent vers les pays de rêve, vers « une Inde splendide et trouble », vers l'Orient fabuleux des *Mille et Une Nuits*.

Au tournant du siècle, on imagine sans peine

N.D.L.R. — Nos lecteurs ont pu lire dans « La Revue du Caire », du No. d'Avril 1957 au No. d'Avril 1958 de larges extraits de l'œuvre de Hussein Faouzi **Un Sindbad Moderne**. Ils trouveront ici l'introduction au livre qui doit paraître aux **Editions de la Revue du Caire**.

l'authenticité presque impolluée des touristes de ces vieux quartiers où les ruelles romantiques ombragées d'étoffes contournent de vénérables mosquées et répandent chacune leur odeur secrète, comme le sceau de la corporation qui l'occupe. Elles rayonnent autour de l'antique Sorbonne islamique comme autant d'alvéoles d'une ruche emplie du miel de la sagesse orientale, où l'on respire avec l'odeur de l'encens et des épices, cette douceur, cette sécurité, cette facilité que donne le privilège d'appartenir à la grande tradition.

C'est parmi ces rayons de miel, à l'un des *kouttabs* ⁽¹⁾ d'une mosquée vénérable à Bab El Chaa-rieh, qu'un petit garçon répondant au nom de Hussein Faouzi apprenait alors à lire et à écrire. Né avec le siècle, c'était le descendant d'une famille de commerçants établis depuis des générations au Caire dans ces labyrinthes pleins de charme, bien que son père ait rompu la tradition pour devenir ingénieur-architecte et témoigner même de quelques penchants littéraires. Sa mère était également de vieille souche cairote et le garçon plongeait à travers eux de profondes racines dans les traditions millénaires de la capitale. C'est dans ces rues où il joue avec les autres enfants de son âge qu'il ramasse à la fois le bagoût joyeux des Cairotes, le solide bon-sens et la souple finesse de l'Égyptien, la sagesse de l'Azhar et la fierté du parler égyptien. C'est là qu'il assiste aux grandes cérémonies du Mouled, qu'il s'émerveille des poupées de sucre, qu'il admire les défilés des grandes fêtes ou du Mahmal. Après le kouttab, l'enfant entre à l'école primaire, puis secondaire. Dans la bibliothèque de son père, très jeune il se passionne de lecture et

(1) Ecole rattachée aux mosquée où l'on apprend à lire et à écrire.

dévore les *Mille et Une Nuits*, les *Aventures de Sindbad le marin* et un livre intitulé *Les Merveilles de l'Inde*, antique manuscrit arabe qui relate les aventures de marins au moyen-âge. Il obtient son baccalauréat en 1917. Son père était ingénieur, il sera lui médecin, seconde génération à s'éloigner du milieu purement commerçant de l'Azhar. Il s'inscrit donc en 1918 à l'Ecole de Médecine du Caire où il recevra son diplôme en 1923. Hussein Faouzi appartient, avec Tewfik El Hakim et Mahmoud Teymour à cette génération d'hommes qui ont été étudiants dans les dernières années de la guerre de 1914 et tout au long de la Révolution Nationale, de 1919 à 1922. Cette génération est particulièrement intéressante parce qu'elle aura contribué avec toute l'ardeur de la jeunesse à cette révolution que prêchait alors le grand leader Saad Zaghloul, exilé à deux reprises par les Anglais. La jeunesse était orientée par les grands aînés, un Mohamed Abdou, un Moustapha Kamel, et surtout par Loutfi El Sayed dont le journal *Al Garida* constituait la forteresse des tendances à l'indépendance et à la liberté, comme au progrès de la culture et des sciences. Loutfi El Sayed prônait dès lors la nécessité de se mettre à l'école de l'Europe — depuis les anciens Grecs jusqu'aux plus récentes découvertes scientifiques — il enseignait un rationalisme cartésien et luttait pour une culture laïque. Un Taha Hussein, azhariste puis Docteur en Sorbonne, continuera plus tard le même mouvement. La jeunesse découvrait à cette époque à la fois une renaissance littéraire égyptienne due aux grands poètes Chawki, Hafez et Moutran et la grande littérature arabe classique, grâce aux nouvelles éditions et aux travaux des orientalistes. Elle recevait, en même temps, le choc de la philosophie, de l'art et de la littérature de la

Grèce antique comme la révélation de la pensée, de la science et des œuvres de l'Europe moderne. Le jeune Hussein Faouzi était tout imprégné de ces divers mouvements. Bien qu'ayant opté au bachot pour les sciences, ses goûts littéraires et artistiques s'affirmaient déjà. La lecture l'avait passionné très jeune et après son baccalauréat il se met à l'étude du violon. Comme tout adolescent, il écrit de petits poèmes, mais, chose plus rare, il traduit pour lui-même, à titre « d'exercice de style », pour se forcer à un usage précis de la langue arabe, de larges extraits de Shakespeare, d'Ibsen ou de Tolstoï. A cette époque, il aime beaucoup Dickens et un ouvrage de William Morris, *The Life and Death of Jaso*, l'introduit aux légendes grecques ; il retrouve aussi là l'amour des voyages et le désir d'une conquête de quelque impossible trésor. Il dévore, en anglais, les œuvres des grands maîtres de la Grèce en les achetant aux éditions populaires de l'Everymans' — Homère, Euripide, Sophocle — et le *Classical Dictionary* lui permet de pénétrer dans les arcanes de la mythologie antique. Il se passionne aussi pour le théâtre, surtout pour Shakespeare, les Elizabéthains et pour Ibsen. Un peu plus tard, il découvre les maîtres de la littérature russe. Ainsi entre quinze ans et sa sortie de l'Ecole de médecine, tout un univers se découvre à lui. Cet univers est comme l'antithèse du monde fermé des souks et de l'Orient fabuleux dont ils sont le reflet, et le seul fil commun qui traverse ces deux mondes c'est l'appel de l'aventure qui anime à la fois Sindbad et Jason. C'est ce fil d'Ariane qu'il suit et ce monde brillant de l'Occident deviendra une toison d'or qui se découvrira à ce jeune Sindbad. La passion de la littérature lui fait alors abandonner le dessin auquel il s'était éga-

lement essayé. Nous sommes alors en ces années de la Révolution Nationale où il participe avec ses camarades aux manifestations d'étudiants. Tous les soirs ils se retrouvent à l'Azhar, qui était alors comme le cœur palpitant de la capitale car il était devenu le symbole de toutes les traditions égyptiennes par opposition aux nouveaux quartiers où se trouvait la Résidence Britannique. On écoutait les grands orateurs, on faisait soi-même des discours passionnés. Dès cette époque, Hussein Faouzi publie quelques contes dans une petite revue.

Ayant terminé ses études de médecine, où il s'est spécialisé dans l'ophtalmologie, le jeune homme ne se sent pas satisfait. Il se rend compte que ses études, limitées à l'œil, sont loin d'avoir répondu à la curiosité pour la Nature, que les sciences naturelles avaient réveillée en lui. Mais il y avait surtout ceci que le jeune Dr. Faouzi mourait d'envie d'aller vivre en Europe pour voir dans la réalité ce qu'il avait lu dans les livres, pour suivre les concerts, assister aux représentations des acteurs célèbres, contempler les chefs-d'œuvres des musées et enfin pour se frotter aux hommes cultivés des autres pays. Aussi lorsque son directeur au Département de l'Hygiène du Ministère de l'Intérieur lui dit : « On a fait de vous un oculiste. Vous irez vous spécialiser en Europe », le Dr. Faouzi répondit en lui-même : « Oui, mais ce n'est pas un an ou deux que je veux y rester, mais bien davantage ! » Aussi, décision vraiment surprenante et très rare dans la profession, il renonce d'emblée à la poursuite de la médecine et décide de recommencer des études de sciences naturelles en s'orientant vers l'hydrobiologie. Pour expliquer une évolution si inattendue, il faut se rappeler les souks de l'Azhar et le kouttab de Bab El-Chaarieh et placer en contraste l'univers

de la civilisation occidentale découvert aux années d'adolescence où tout âme bien née s'enflamme pour un idéal. Il faut songer à Jason, aux sept voyages de Sindbad, aux trois contes maritimes des *Mille et Une Nuits*, il faut comprendre l'appel de la vaste nature pour ce citadin des petites ruelles, de la mer pour se terrien, descendant des fellahs enracinés dans le limon du Nil. Il part par opposition à tout ce qu'il était, au milieu où il avait grandi, à ses traditions vénérables, il répond à l'appel de l'aventure qui avait retenti dès son enfance, il veut explorer ce continent entrevu de la science et de l'art occidentaux qui pour un oriental possédait, alors du moins, toute la séduction de « l'Inde splendide et trouble » pour Mallarmée, car qu'était-ce sinon son exotisme à lui? On constate aussi dans cette décision un idéalisme dans les choses de l'esprit, servi par un entêtement naturel qui caractériseront souvent le Dr. Faouzi.

On retrouve donc Hussein Faouzi, une fois de plus étudiant, faisant les Sciences Naturelles en Sorbonne, puis un diplôme d'hydrobiologie et de pisciculture à Toulouse, d'océanographie à Monaco, à Hélioland, à Plymouth. Il commence des recherches en vue du doctorat ès-science, sous la direction du grand savant Wintrebert sur *l'ovogenèse chez certains poissons*. Il visite alors en Europe tout ce qui se visite dans le domaine des recherches maritimes, en Allemagne, au Danemark, en Norvège, en Ecosse et en Italie et ces voyages lui donnent l'occasion d'entrer en contact avec tous les grands spécialistes de la question. On saurait difficilement imaginer un transfert plus total des goûts et des sentiments, dépaysement plus absolu : au lieu des petites ruelles tortueuses, closes encore de tentures, le vaste univers de la mer et jusque sur

le plan olfactif au lieu de l'odeur des épices, celles du poisson et du formol. Mais, bien entendu, Hussein Faouzi n'est pas seulement allé au continent de la civilisation occidentale pour mieux connaître les mœurs des poissons ! Les anciennes amours pour la musique, le théâtre, les arts ont plus d'une occasion de fleurir. Le jeune homme ne manque pas une exposition importante, visite les musées, assiste aux bonnes pièces de théâtre et se consacre sérieusement à la musique, poussant ses études de violon : il fera bientôt partie de l'orchestre des étudiants de la Sorbonne et plus tard de l'orchestre de Toulouse. Il prend très au sérieux la vie littéraire et intellectuelle et n'est guère tenté par la dissipation de la « vie d'étudiant ». Une idylle naît cependant dès cette époque avec une jeune Française qui avait été son professeur de français. Elle se terminera bien plus tard par un mariage. Par contre, il abandonne alors complètement toute tentative d'écrire.

Tout ce qu'il découvre au cours de ses voyages, tout ce qu'il apprend, les joies profondes qu'il ressent au contact des œuvres d'art lui permettent de pénétrer jusqu'au sens profond — et si souvent secret, malgré les apparences, — de la civilisation occidentale. Par delà les œuvres splendides qui en sont la manifestation visible, il découvre l'âme qui les a toutes inspirées, par delà les découvertes de la science, l'esprit, la méthode et le caractère qui les ont rendus possibles. Il accomplit ainsi un autre voyage qui le mène de la surface sensible et brillante à l'esprit vivifiant et de la multiplicité à l'unité centrale, voyage qui permet à notre Sindbad de ravir la vraie toison d'or de la civilisation occidentale.

Mais tout a une fin. L'Administration des Pê-

cherie exige en 1931 le retour de ce jeune spécialiste égyptien, car elle ne compte alors que des Anglais dans ses bureaux. Rentré en février 1931, le Dr. Faouzi se consacrera jusqu'en 1942 à poser les bases du Service Technique et Scientifique de ce département. Un an après son retour, l'Administration s'étant dispensée des services de tous les fonctionnaires britanniques, le Dr. Faouzi se trouve entièrement responsable. Cela lui permet de continuer à Alexandrie des recherches personnelles et de demeurer en contact avec ses anciens professeurs et collègues. Dès 1932, il est nommé délégué permanent à la Commission Internationale pour l'Exploration Scientifique de la Méditerranée. Il peut ainsi se rendre tous les ans dans diverses stations hydrobiologiques des côtes méditerranéennes, que ce soit Messine, Constanza ou Monaco. Et il y a incontestablement une influence discernable de « l'esprit méditerranéen » sur Hussein Faouzi, esprit si insaisissable, si difficile à définir et qui pourtant est une réalité presque sensible, qui colore la toile de fond de tant d'antiques civilisations ! Ne permet-il pas d'expliquer la naissance de la philosophie et de la science dans les îles ioniennes, de Vénus surgissant au large de Chypre, des flots céruléens ? La science, la sagesse et la beauté ressenties à la fois comme un plaisir sensible et un bienfait moral et goûtées comme une unité en trois personnes, tel est l'esprit descendu sur les eaux d'une mer à la mesure de l'homme.

C'est en 1933 qu'un accord intervint par lequel le Gouvernement Egyptien mettait le bateau de recherche le *Mabahis* avec son personnel navigant et deux savants égyptiens à la disposition de l'expédition hydrobiologique et océanographique que comptait entreprendre l'illustre savant anglais Sir

John Murray. Tout naturellement, le Dr. Faouzi se trouve être le principal représentant égyptien à bord. Partie dès les premiers jours de septembre 1933 d'Alexandrie, la croisière ne prit fin que le 27 mai 1934, soit près de neuf mois plus tard, entièrement passés à bord de ce petit navire de quarante mètres. L'expédition commença ses recherches par la Mer Rouge. La routine consistait à partir d'un port convenablement choisi pour des croisières de trois semaines en haute mer. Ainsi de Suez, puis d'Aden le vaisseau sillonne la mer Rouge. Il remonte ensuite du Golfe d'Aden jusqu'au Cap Gardafoui et aux Iles Socotra. Puis il traverse la « mer Arabe », longe la côte du Hadramaout, de Mascat au Golfe d'Oman et jusqu'à l'entrée du Golfe Persique, pour terminer cette randonnée à Karachi. L'expédition explore ensuite l'Océan Indien depuis Karachi jusqu'à Bombay, puis de Bombay jusqu'à Mombasa en Afrique Orientale. De courtes sorties sont faites autour de Mombasa et de Zanzibar. Puis, le petit navire cingle de nouveau à travers l'Océan Indien de Mombasa à Colombo en passant par les Iles Seychelles. Ayant pris Colombo pour base, l'expédition croise tout autour de l'archipel des Laccadives et des Maldives, poussant jusqu'à la latitude 10 sud. De retour à Colombo, le bateau est mis en cale sèche et les membres ont droit à trois semaines de repos. L'auteur les met à profit pour visiter Ceylan et Madras. Le navire appareille ensuite de Colombo pour Aden et revient par la Mer Rouge vers Suez, puis à son port d'attache, Alexandrie. Vingt-deux mille milles marins, soit près de la circonférence de la Terre furent couverts au cours de ces croisières et l'expédition, dont on s'occupa beaucoup dans les journaux de l'époque, recueillit d'importantes données scientifiques.

A son retour, le Dr. Faouzi n'avait nulle intention d'écrire un livre. Il commença, cependant en 1936 et 37, à donner de brefs articles d'impressions à une revue, *Magaletti*. L'ensemble prit ainsi forme et sens. L'auteur s'aperçut que sans le savoir, il avait exprimé à travers ces croquis rapides et ces sensations d'escales les convictions mûries par toute son existence. Il compléta et publia son ouvrage en 1938 sous le titre d'*Un Sindbad moderne*. L'ouvrage fit grand bruit à l'époque autant par ses tendances que par son style, qui n'hésite pas à puiser à l'arabe parlé, et doit être considéré comme une date important dans la littérature égyptienne contemporaine.

Ce livre remet le Dr. Faouzi sur le chemin de la littérature qu'il n'avait plus approchée depuis ses essais de jeune homme et ses « exercices de style ». Et le titre qui lui est venu spontanément, et qui plonge nous savons quelles racines dans son enfance et dans son subconscient, lui suggère des prolongements possibles, jette des tentacules dans sa conscience, trouve dans sa mémoire, ses goûts et ses convictions des structures toute prêtes à cristalliser. C'est ainsi que vont prendre forme successivement *Propos de Sindbad l'Ancien* et *Sindbad s'en va à l'Ouest*. Le premier livre est à la limite de l'érudition et du plaisir pur, un retour à son enfance alors qu'il se passionnait pour les aventures des marins arabes dans le manuscrit des *Merveilles de l'Inde*. Ici, les charmes mystérieux de l'Orient du Moyen-Age, l'amour de l'aventure et de l'immensité marine s'allient à une vaste érudition, car l'auteur s'est efforcé de lire tout ce qui a été publié sur le sujet. Le travail sur cet ouvrage est favorisé de manière inattendue par la guerre de 1939, au cours de laquelle tout le matériel des Services

Hydrobiologiques fut transporté au Caire par mesure de sécurité. Le Dr. Faouzi dispose alors de tout le temps pour bouquiner, pour emprunter des livres à la Bibliothèque Nationale du Caire, pour écrire. Son expérience personnelle de la navigation dans les mers arabes et dans l'Océan Indien lui montre que les récits de *Sindbad* et des *Mille et Une Nuits*, tout en étant imaginaires, sont cependant basés sur la réalité et expriment les connaissances qu'avaient acquises les marins arabes au cours de leurs pérégrinations, — que les voyageurs venant de loin ont à toute époque tendance à transformer en légendes ! C'est ce climat des frontières du rêve et de la réalité, du mythe et de l'expérience qui, à la source de ces légendes, permet en retour de les situer et de jouir de leur ambivalence. C'est l'atmosphère que les *Propos de Sindbad l'Ancien*, paru en 1943, cherchent à nous rendre sensible, avec tout le plaisir que peut procurer un jeu savant à l'auteur comme à son lecteur.

Ce voyage aux sources de sa jeunesse, comme à celles de la navigation arabe, accompli, il restait un autre itinéraire à entreprendre à travers son expérience d'homme mûr en décrivant ce continent de la civilisation occidentale dans ses aspects physiques et dans ses coordonnées morales. Tel sera l'objet du *Sindbad s'en va à l'Ouest*. Dans les croquis charmants qu'il a rapportés de son périple marin, l'auteur avait critiqué certains caractères de l'Orient, il avait mis le doigt sur les défauts qui, à son sens, expliquent sa longue stagnation ou la décadence de ses brillantes civilisations passées. Il avait indiqué seulement ses préférences pour les caractéristiques fondamentales de la civilisation occidentale. A présent il les justifie. En une suite d'essais sur ses voyages en Europe, sur des écri-

vains, des musiciens, l'auteur retrace un itinéraire spirituel, fonde sa foi dans la destinée de la civilisation issue de la Grèce antique, car c'est dans sa compréhension profonde qu'il voit l'unique chemin de renouveau pour son pays et pour l'Orient en général.

*
**

Au cours de ces dix à quinze années d'activité littéraire, la vie avait suivi son cours. En 1939, Hussein Faouzi épouse une Française, professeur en Egypte, qu'il avait connue en France comme étudiant et qui partage ses penchants littéraires. En 1942, l'Université d'Alexandrie est fondée et le Dr. Faouzi devient Professeur de zoologie et Doyen de la Faculté des Sciences. En 1948, on crée une chaire d'Océanographie dont il sera le titulaire jusqu'en mai 1954, lorsqu'il devient Recteur par intérim de l'Université. Enfin il est nommé Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Orientation Nationale, fonction qu'il occupe encore actuellement.

Ayant exprimé dans les trois *Sindbad* l'expérience de toute sa vie, Hussein Faouzi cesse d'écrire pour se consacrer de nouveau à la musique, malgré la surdité qui l'affecte. Il s'y plonge entre 1948 et 1954, s'occupant de composition musicale et s'exerçant de trois à quatre heures par jour. Son amour de la musique le portera à développer les programmes de musique classique à la radio du Caire, à créer un « second programme », consacré à l'éducation du public égyptien en musique classique, enfin à favoriser la formation d'un grand orchestre symphonique à la Radio du Caire.

Si l'on était obligé de caractériser notre auteur d'un seul mot, c'est celui d'*humaniste* qui viendrait spontanément à l'esprit. Voilà un homme qui com-

mence par être médecin, puis savant, qui se lance dans la littérature puis dans la musique. Enfin, il est aussi professeur et haut fonctionnaire. A part sa profession de médecin, qu'il a abandonnée sans esprit de retour, il mène ses autres activités de pair ou alternativement. Cela donne une idée du vaste champ qu'il embrasse, de sa curiosité qui l'empêche de se limiter à un domaine aussi important soit-il. On pourrait, peut-être, retrouver dans ce désir d'horizons et de connaissances illimités une sorte de compensation à la claustrophobie inspirée par le dédale de ruelles où tout enfant il s'est sans doute cru enfermé. Certes, la rançon de cet humanisme insatiable c'est que dans chacun de ces domaines il ne pousse pas jusqu'au bout ses talents. Mais par contre, et sans doute est-ce pour l'homme le plus important, il réalise ainsi un idéal tout hellène de développement équilibré, de mesure et d'harmonie dans une existence qui, prise comme objet, est considérée comme l'œuvre suprême à parachever.

*
**

La destinée d'un homme comme le Dr. Faouzi est exemplaire à plus d'un égard. Il appartient à une génération charnière, celle qui a vécu à la fin de la guerre de 14 la Révolution Nationale et qui est passée d'une enfance qui plonge dans une Egypte encore vassale de la Porte et colonisée par la Grande Bretagne à l'Egypte indépendante de 1922, — qui ne fera que commencer d'ailleurs, à partir de cette date, un long combat pour se libérer complètement, lutte qui durera plus de trois décades encore. Sur cette toile de fond, on peut mieux apprécier l'attitude de l'auteur d'*Un Sindbad moderne*. Certes, sa préférence pour la civilisation occidentale n'a rien d'original. Loutfi El Sayed, on l'a

vu, traducteur lui-même d'Aristote, n'avait cessé de mener un combat acharné en faveur de la culture européenne. Même avant lui, l'attitude officielle des autorités au cours de tout le XIX^{ème} siècle a été de moderniser le pays en le mettant à l'école de la civilisation occidentale dans tous les domaines. Seulement cette attitude officielle était l'apanage d'une classe dirigeante d'origine turque et ne s'étendait guère en profondeur. Avec la prise de conscience des aspirations nationales et la lutte de la bourgeoisie égyptienne pour l'indépendance, l'aspiration à la culture moderne va d'une part s'étendre aux milieux purement égyptiens, grâce précisément à l'œuvre de Loutfi El Sayed et de ses disciples, mais d'autre part, elle entraînera aussi une prise de conscience d'une réalité proprement égyptienne et arabe, avec la renaissance de la littérature et une meilleure connaissance de la civilisation arabe ancienne. Il se forme alors un mouvement inverse qui prêche un retour aux solides traditions de l'Orient « spirituel » par opposition à la civilisation « matérielle » de l'Occident. C'est un mouvement bien naturel dans l'étape historique que traversait l'Égypte et dont on trouve l'équivalent dans toutes les situations analogues et par exemple chez les slavophiles russes de 1850. Entre les années trente et quarante, cette réaction s'était systématisée et politisée avec le développement du mouvement « Frère Musulman », qui commençait à prendre une ampleur considérable et qui, de toute manière, déteignait sur l'opinion publique. Afficher ouvertement des préférences pour la civilisation occidentale devenait suspect et fleurait presque de trahison intellectuelle. La parution d'*Un Sindbad Moderne* en 1937 allait, pour toutes ces raisons, faire sensation dans le monde intellectuel et littéraire

égyptien et témoignait non seulement de convictions profondes mais aussi d'un idéalisme et d'un courage inusités. Ce livre, anodin en apparence, constitué d'un ensemble de récits de voyages, allait à contre-courant sur tous les plans et posait la question des rapport Orient-Occident non seulement dans le cas individuel de l'auteur mais pour le pays tout entier. Petit livre iconoclaste, parce qu'il ne s'agit même plus ici de la civilisation occidentale en général, de la science ou de la technique qu'il importe d'acquérir pour faire progresser le pays. Cette doctrine, encore que combattue par les Frères Musulmans — qui prêchaient un retour à la simplicité, à la frugalité et à l'artisanat, non sans similitude avec l'attitude de Ghandi — était demeurée malgré tout l'attitude officielle de l'Egypte qui fondait des universités où elle attirait les maîtres étrangers, qui envoyait des jeunes-gens étudier en Europe, qui tâchait de se moderniser sur tous les plans. Hussein Faouzi ne défend pas la civilisation occidentale : il aurait enfoncé des portes depuis longtemps ouvertes. Mais il part à l'attaque dans des domaines qui étaient jusqu'alors demeurés à peu près interdits : les mœurs, la vie privée, les habitudes, les sentiments, la conception générale de la vie individuelle et sociale. Bien sûr il ne parle pas de l'Egypte mais de l'Inde, mais il est bien clair que ce pays est un bouc émissaire qui paye pour tout l'Orient. L'auteur veut montrer, évidemment, que tout se tient et que la science ou les arts d'Europe n'ont pu se développer que grâce à des habitudes intellectuelles et morales, grâce à tout un comportement devant la vie, une attitude face à l'univers et que par conséquent, *mutatis mutandis*, il ne suffit pas de vouloir acquérir tel ou tel fragment de la civilisation occidentale, mais qu'il importe de trans-

former de fond en comble les mœurs et les habitudes, de réorienter les sentiments et les sensibilités. Il s'attaque par exemple à des tabous tels que le comportement envers les femmes, l'amour conjugal, le sentiment du beau, l'attitude de résignation et de passivité, l'amour du merveilleux et des proliférations monstrueuses de l'imagination, l'imitation servile, bref à tout ce qui n'est pas fondé en raison, à tout ce qui n'est pas à la mesure de l'homme, à tout ce qui est abdication de l'intelligence ou de la volonté, à tout ce qui ne porte pas la marque de cet humanisme prométhéen découvert par la Grèce. En comparant la démesure ou l'apathie que lui révèle son périple de l'Océan Indien à ses voyages physiques et surtout à son itinéraire spirituel à travers le continent de la civilisation occidentale, — qui lui ont permis d'en découvrir les sources jusque dans les habitudes les plus humbles, — l'auteur ne peut s'empêcher de songer sans doute à la mesure de la Méditerranée, à la beauté humaine née de ses flots.

Au fond, pour notre écrivain, il n'y a pas d'opposition entre l'Orient et l'Occident à cause de leurs climats ou de leur races, il ne s'agit pas de la contradiction de deux cultures à cause de leur *régionalisme*, ce n'est pas un conflit entre deux couleurs locales, mais bien l'opposition dialectique de deux moments de la civilisation humaine. La civilisation occidentale c'est tout simplement la civilisation humaine *moderne*, bonne et nécessaire pour tout homme, de quelque région de la planète qu'il provienne, la seule possible aujourd'hui. Ainsi le conflit géographique ou racial, qui serait irrémédiable parce que statique, se transforme en un processus historique qui par son dynamisme permet d'en envisager le dépassement.

Ce n'est pas seulement les tabous sociaux, voire psychologique ou philosophiques que Faouzi attaque. *Le Sindbad Moderne* abat aussi bien des idoles littéraires et par cet aspect aussi constitue une date importante dans l'histoire de la littérature arabe contemporaine. Il s'en prend, par exemple, à la rhétorique arabe pour en disloquer le rythme, il utilise des mots « qu'on n'emploie pas » et n'hésite pas à puiser dans le vigoureux parler égyptien lorsqu'il y trouve l'expression qui fait image, il s'oblige surtout à être précis, exact, sans fioritures, à la manière du style occidental. C'est à présent que les « exercices de style » de sa jeunesse vont lui servir. Certes, là aussi, l'auteur n'est pas un novateur absolu. Plus d'une tentative d'écrire en une langue plus simple, voir en parler égyptien avait été faite. Mais il est l'un des premiers parmi les écrivains « sérieux », s'adressant à un milieu intellectuel exigeant, qui l'ait entreprise et c'est ce qui fait que cela compte. Hussein Faouzi dédaignait dès lors l'académisme arabe, dont l'emprise et le prestige demeurent si grands que le dernier Congrès des Ecrivains Arabes, tenu cette année, a réaffirmé la nécessité d'écrire en arabe littéraire. Enfin, le *Sindbad Moderne* comme son titre en témoigne, renouvelait consciemment dans la littérature égyptienne contemporaine le genre des récits de voyages, qui fut très en vogue au Moyen-Age. Ce n'est pas qu'on n'ait pas compté d'autres relations de voyages mais c'étaient simples chroniques. Hussein Faouzi, le premier, a conféré une valeur littéraire au genre et démontré que loin d'être mineur, il permet de traiter tous les problèmes, tout en réalisant une œuvre d'art de premier plan.

En tous cas, notre Sindbad moderne est sans

conteste le premier homme de lettres égyptien à avoir navigué en haute mer, durant neuf mois, sur un petit vaisseau de 400 tonnes. Et notre auteur, en bon fils de la vallée du Nil, en terrien authentique, n'en revient pas tout à fait de l'aventure qui lui est arrivée. Il la raconte à ses compatriotes, certain qu'eux aussi en seront ébaubis. A une époque où tant d'hommes et de femmes s'en vont tranquillement sur des petits bateaux d'une dizaine de mètres faire le tour du monde, parfois seuls, en deux ou trois ans, ou s'amuse à des courses à travers l'Atlantique ou le Pacifique, certaines affirmations du *Sindbad Moderne* prêtent à sourire. Mais elles sont une marque touchante d'authenticité, à la fois individuelle et nationale et nous rappellent le point de départ de toutes ces pérégrinations, les ruelles si fermées de l'Azhar et du Khan el Khalili.

Et ce n'est pas seulement ce sentiment qui nous y ramène. Malgré toute l'acuité d'une pensée occidentale, malgré ses critiques parfois acerbes, malgré la précision de sa langue et son non-conformisme systématique, le *Sindbad Moderne* conserve vivante toute une magie de l'Orient. Il sent bon les aromates comme la ruelle aux épices, chaque scène est ouvragée comme un plateau de cuivre, les impressions sont assemblées, serties les unes à côté des autres, comme une mosaïque de nacre et d'ébène et on ouvre le livre comme un coffret de sental, pour y découvrir, par un contraste saisissant, qui résume toute la trajectoire de l'auteur, une foi attique dans l'unité de la beauté, de l'art et de la science.

Alexandre Papadopoulo